

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

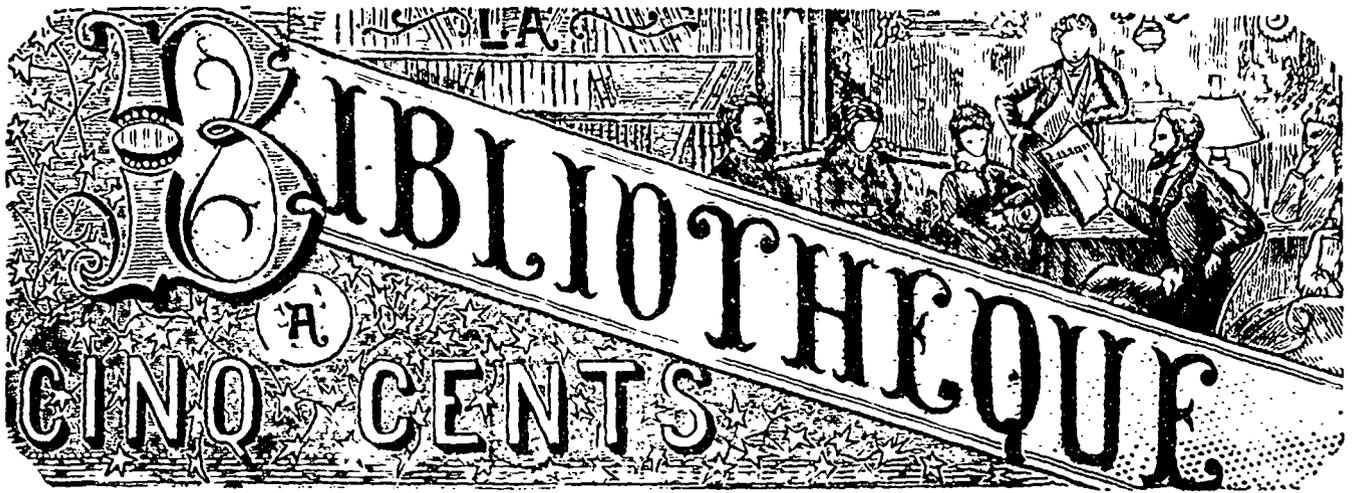
Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|
| 10X | 14X | 18X | 22X | 26X | 30X |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 12X | 16X | 20X | 24X | 28X | 32X |

31323



Publié par Poitier, Bossotte & Cie, 1540 rue Notre-Dame

Vol. V

{ PAR AN }
{ \$2.50 }

MONTREAL, 31 MAI 1888

{ UN NUMERO }
{ 5 CENTS }

No. 8

LA FAMILLE CHARLOT

Troisième Partie de FLOREAL



..... Il le saisit ensuite par les cheveux et l'écrasa. (Page 174)

LA FAMILLE CHARLOT

TROISIÈME PARTIE DE "FLORÉAL"

I

Pendant que la Vignaud rendait son âme à Dieu et qu'il lui était tenu compte devant le souverain juge des peines et des misères dont sa vie terrestre avait été souillée, une grande réunion se tenait aux Oiseaux chez Trapier.

Tous les vauriens de Montceau, sous la direction de Floréal et de Duvoix, exposaient en détail l'état des esprits et les progrès faits par la révolution dans la population ouvrière.

Il résultait de ces déclarations que depuis la dernière venue des délégués de Paris, le bataillon avait été changé, les peines perdues, et l'effectif socialiste ne se trouvait augmenté que de deux nouveaux adhérents.

—Où sont-ils ? demanda Duvoix.

—Voici ! cria dans le fond de la salle un gamin de quinze ans, en montant sur son banc.

Duvoix le fit avancer et jurer de ne jamais révéler les mystères de leur association.

Le drôle jura sans rire, et retourna à sa place, en traînant la jambe.

—Et l'autre, reprit Duvoix ?

—L'autre n'est pas là ce soir, répondit un des compagnons ; sa femme est en train de mourir, et il ne pouvait pas la quitter.

—C'est juste, dit Floréal.

Comme il prononçait ces mots, un mouvement se produisit dans la salle.

Depuis le début de la soirée, Floréal était le point de mire des compagnons ; on savait qu'il avait fait une excursion dans les puits, et on attendait avec impatience qu'il rendit compte de son audacieuse entreprise.

Il prit en effet la parole, et raconta que s'il avait l'avantage de se retrouver avec ses amis, il le devait à son courage et à sa bonne étoile. Il avait été poursuivi par un chef de poste ou un surveillant, et n'avait pu se sauver qu'en se cachant dans le goyau de Sainte-Marie.

Là il avait attendu pendant six heures le signal de la remonte, et n'avait dû son salut qu'à la bonne intervention de Vignaud, compagnon bien digne de devenir un des leurs, n'ayant pas hésité à risquer sa peau pour faciliter plusieurs fois la descente des socialistes dans les bagnes, où les entêtés s'obstinaient encore à travailler.

—J'ai étudié la question de savoir s'il convenait de détruire les fosses, continua le misérable, et j'ai acquis la conviction que cette entreprise très dangereuse, ne nous conduirait à rien.

Faire sauter les puits serait enlever les moyens d'existence à la foule des travailleurs abrutis de Montceau.

Or, quelque abrutis qu'ils soient, ils peuvent un jour ou l'autre devenir nos alliés, et ce n'est pas en les empêchant de gagner leur vie que nous nous attirerons leurs sympathies.

Ce qu'il importe de faire, c'est de ruiner l'influence des chefs dans les esprits, et de les terroriser en frappant hardiment les grosses têtes.

Pour ma part, je dénonce à vos vengeances le garde-chiourme qui m'a poursuivi ; son nom, je l'ignore, mais nous le retrouverons un jour ou l'autre, et je vais vous faire son portrait.

C'est un gros et grand gaillard d'une trentaine d'années ; il était, il y a deux ans, à La Grand'Combe.

—C'est Voltin ! hurla Chassain.

—C'est ça ! répétèrent plusieurs autres.

—C'est un caffard !

—Un moûchard !

—Il est venu à la mine !

—Faut le racourcir !

—On le fera sauter.

—Je lui ferai son affaire, moi, dit Trompe-la-Benne ; je le connais de longue date.

—Très bien, reprit Floréal ! Lorsque les ouvriers seront débarrassés de ces gardeurs d'hommes, ils viendront plus facilement à nous.

Ce n'est pas le seul que j'ai à vous signaler, continua Floréal ; j'ai remarqué, près de Sainte-Marie, un homme jeune aussi, qui insultait deux de nos frères. Je me suis informé : c'est un ingénieur, un ami de Middleston, et son associé dans le crime ; il se nomme Waleski !...

Il y eut un silence.

—Le connaissez-vous ?

—Je demande la parole dit un des jeunes gens en se levant.

—Parlez.

—Waleski est de la bande de l'oppression, mais c'est encore celui qui traite le moins mal l'ouvrier ; je n'ai jamais entendu de plainte contre lui...

Un épouvantable tumulte suivit cette déclaration ; on se retourna vers le malheureux qui venait de la formuler, et les épithètes de traître, de vendu, de lâche, lui furent prodiguées. Il s'assit, le rouge au front, la rage dans l'âme, mais ne murmura pas.

Il s'appelait Mireux.

Floréal le défendit, ou plutôt fit semblant de le défendre, et prit note de son nom.

Il continua son discours interrompu, prêchant le meurtre et le pillage. Vers onze heures et demie, Duvoix leva la séance, et chacun se sépara.

Floréal arrêta Mireux au passage, au moment où il se retirait.

Ce garçon lui paraissait peu sûr, et il fallait à tout prix le compromettre.

—Attendez, lui dit-il, j'ai à vous parler.

Le jeune homme un peu troublé, attendit. Lorsque tout le monde eut quitté la salle de Trapier, Floréal et Duvoix l'entraînèrent dans leur chambre.

—Savez-vous, lui dit Floréal, qu'en prenant la défense de Waleski, vous vous avez prouvé que nous ne pouvions guère compter sur vous ?

—Je pensais bien faire en disant la vérité.

—On vous a trompé, et il faut que vous nous donniez des gages de votre fidélité au serment que nous vous fîmes prêter à notre première réunion.

Mireux se prit à trembler de tous ses membres.

—Tu as peur, lâche ! lui dit Duvoix.

—Non.

—Tu trembles !

—Non, je vous le jure ?

—Obéis, ou prends garde à toi !

—Que faut-il faire ?

—Nous allons te le dire... Voici deux cartouches : celle-ci est pour Voltin, celle-là pour Waleski.

—Bien.

—Ce n'est pas tout ; l'un de nous va t'accompagner, et c'est ce soir même qu'il faut que ces deux traîtres sautent.

Mireux hésita ; s'il refusait, c'était peut-être la mort qui l'attendait ; en obéissant, il pouvait s'en tirer ; les autres n'avaient pas été pris ; et puis, il faisait de l'orage, le tonnerre grondait, l'explosion ne donnerait pas immédiatement l'éveil, il aurait le temps de se sauver.

Toutes ces pensées se présentèrent à lui rapidement, il accepta.

—Suis-le ! dit Duvoix à Floréal.

Les deux hommes descendirent à pas de loup, et se trouvèrent bientôt dans la rue ; ils prirent à travers champs, passèrent près du gymnase du bataillon, et virent de loin la sentinelle qui se promenait devant l'entrée du campement. Ils arrivèrent au pont du chemin de fer et s'arrêtèrent sous le platane, où quelques semaines auparavant se dressait le reposoir de la Fête-Dieu.

—Où demeure Waleski ? demanda Floréal.

—Là, répondit Mireux, en désignant le chemin qui descendait directement devant eux, en longeant la voie ferrée.

—Et Voltin ?

—C'est plus haut, de l'autre côté de Bel-Air, près de la place, et pas loin de la maison du commandant.

—Si nous avions eu trois cartouches, nous l'aurions fait sauter aussi par la même occasion ; ce sera pour la prochaine fois. Combien faut-il de temps pour aller de chez Waleski chez Voltin ?

—Dix minutes à peu près...

—Ça va bien ; nous mettrons ici une mèche capable de durer un quart d'heure ; chez Voltin, pourvu que nous ayons le temps de filer, c'est l'essentiel, et ils sauteront on chœur ! Descendons...

Un éclair les éblouit, et la foudre éclata en longs et sourds roulements.

—On dirait une cartouche, reprit Floréal ; nous aurons tout le temps de prendre le large avant que l'éveil ne soit donné. On croira partout à un coup de tonnerre.

—C'est là, dit à voix basse Mireux, en s'arrêtant devant une petite grille en bois qui s'ouvrait sur un jardin planté de grands arbres et le séparait de la route ; mais ça doit être fermé... Oui, c'est fermé...

—Sauts, parleu!... C'est bien malin... Attends un peu ; on dirait qu'il y a de la lumière à la fenêtre du rez-de-chaussée !

—Oui !

—Ils ne sont pas couchés, alors !...

Minuit sonna lugubrement au clocher de l'église.

—Minuit!... Il y a une nourrice et un enfant de trois mois ; c'est peut-être leur chambre, répondit Mireux...

—Peut-être ! mets ta cartouche sur le rebord de la fenêtre ; si le moutard est là, ça fera une petite vipère de moins ! Al-lons, saute donc, fainéant !

Le plus profond silence régnait.

Mireux s'avança lentement ; lorsqu'il fut près de la fenêtre éclairée, il regarda dans l'intérieur de l'appartement ; le petit berceau blanc était là, à un pas, dans la lueur indécise d'une veilleuse. L'assassin avait un petit frère de deux ans ; il y songea subitement et eut honte de son crime ; il allongea le bras, souleva la jalousie baissée de la croisée voisine et posa la cartouche, se disant que dans cette pièce-là, où il faisait noir, il n'y avait peut-être personne. La mèche était très longue ; il l'alluma et, en un clin d'œil, eut rejoint Floréal.

Ils s'éloignèrent en courant, prenant la direction du haut quartier de Bel-Air.

—Il y a un chien, vous savez ? dit Mireux à Floréal.

—Où ça ?

—Chez Voltin.

—Nous le musellerons.

—Il n'est pas commode !

—Marche toujours, nous le verrons bien !

Voltin et Eugénie revenait des Alouettes ; ils remontaient lentement une allée perpendiculaire à celle par laquelle Floréal et Mireux arrivaient. Ils étaient cachés dans l'ombre des arbres, et Kelb qui les précédait venait de tomber en arrêt devant un chat posé en équilibre sur la barrière qui entourait leur jardin.

—Regarde Kelb, dit Voltin en s'arrêtant.

—Est-il joli ! répondit Eugénie.

Ils restaient immobiles, attentifs à ce que les deux animaux allaient faire.

Le chat ronronnait ; soudain il disparut du côté de la maison, et Kelb, d'un bond, franchit la haie et se mit à sa poursuite. A ce moment, Floréal et Mireux traversèrent l'allée.

Eugénie les vit et serra le bras de son mari ; ils allaient se remettre en marche, ils restèrent cloués sur place. Mireux ouvrit la barrière, simplement fermée au loquet et entra doucement dans le jardin, Floréal le suivit.

—C'est à nous qu'ils en veulent, murmura Voltin ; attends-voilà !

—Non, Voltin ! je t'en prie ! Reste là, Voltin !

—Laisse-moi !

—Je t'en conjure, ils sont doux !

—Et ta mère ? Et le petit ?

Eugénie cacha sa tête dans ses mains et lâcha le bras de Voltin.

Lui se précipite en se baissant le long de la haie, mais il a entendu un grognement : c'est Kelb qui arrive.

—Le chien ! dit à voix basse Mireux.

—Mets ta cartouche, répond Floréal, et il fait un appel de langue pour flatter le gros Kelb qui avance lentement.

Mireux marche vers la fenêtre, pose sa cartouche et, au moment où il fait flamber son allumette, Voltin se redresse derrière les misérables en criant d'une voix de stentor :

—Apporte, mon chien !

Kelb bondit comme un lion, tombe sur Floréal et le renverse dans le sable.

Pendant ce temps Mireux perd la tête, laisse tomber son allumette et se sauve à toutes jambes par derrière la maison.

—En voilà toujours un ! s'écria Voltin en brandissant sa canne et en arrivant dans le jardin.

Floréal est par terre ; Kelb le tient à la gorge, et se laisse accabler de coups de pieds, et de coups de poings sans lâcher prise ; dès que son homme veut se lever, il serre la mâchoire et menace de l'étrangler ; ses grosses pattes sont posées sur sa poitrine et il gronde sourdement.

La lune se dégage de derrière un gros nuage et inonde le jardin de clarté.

Eugénie qui, anxieuse, a suivi son mari, arrive en même temps que lui près de Kelb.

Sur l'ordre de son maître, le chien lâche sa proie.

Floréal se relève.

Mais un triple cri de surprise et de terreur se fait entendre Eugénie ouvre la bouche sans pouvoir parler, une sueur froide lui couvre le corps, ses jambes se dérobent sous elle : la pauvre femme, affolée, les bras tendus, veut se jeter entre les deux hommes, mais les forces lui manquent, et avant qu'elle ait pu dire un seul mot, elle tombe évanouie.

Elle a reconnu son frère et toutes les fibres de son cœur aimant se sont déchirées : le petit camarade de son enfance est donc devenu un assassin ! Le compagnon de ses jeux, celui auquel elle disputait jadis les genoux de sa mère, allait être un parricide !

C'en était trop ; le coup était trop rude et trop imprévu, la nature fut vaincue chez elle, mais elle le fut aussi chez Floréal ; le misérable redevint enfant, et au lieu de fuir, il essaya de relever sa sœur et de la rappeler à la vie.

—N'y touchez pas ! s'écria Voltin menaçant ; n'y touchez pas, malheureux, ou je...

Floréal se redresse sur cette apostrophe qui vaut un soufflet ; va-t-il lutter encore comme il le fit le matin même au fond du puits ? Non, il se sent vaincu par les événements, et d'une voix sombre il dit à Voltin :

—Faites de moi ce que vous voudrez !

Le pauvre garçon est fort embarrassé ; sa femme est là, sans mouvement ; Floréal peut s'échapper, et il voit sur la croisée la cartouche menaçante... que faire ? Il appelle Kelb et du doigt lui montrant son prisonnier :

—Garde à vous ! lui dit-il, et regardant sévèrement son beau-frère : Je vous engage à ne pas bouger.

Puis il se précipite vers la cartouche, s'assure qu'elle ne peut éclater et revient à sa femme.

Tout cela s'est fait en quelques secondes ; il soulève le corps inerte d'Eugénie, tandis qu'une détonation épouvantable fait trembler tout Bel-Air.

—Les malheureux ? s'écrie-t-il en s'arrêtant ; sans ce brave chien, on sautait aussi chez nous...

Cependant, la mère Charlot, entendant du bruit dans le jardin, s'était levée et avait ouvert sa fenêtre.

—C'est vous ? demanda-t-elle.

—Oui !

—Quel coup de tonnerre !

Voltin ne répondit pas.

—Ouvrez vite, dit-il, Eugénie est malade.

—Malade !

La vieille mère se précipita et pendant que son gendre déposait Nini sur le lit, elle alluma la lampe.

Floréal était resté immobile dans le jardin ; il s'était essuyé le cou, et comme, à chaque mouvement, Kelb avait grogné, il n'avait même pas eu la pensée de fuir.

Voltin revint aussitôt ; il avait une clef à la main.

—Suivez-moi, dit-il à son beau-frère.

Celui-ci obéit comme un automate.

Ils descendirent une petite pente rapide.

—Tournez vos poches !

Floréal obéit.

—C'est bien ; entrez là ; nous allons décider ce que nous ferons de vous.

Il ouvrit la porte de la cave et y poussa son prisonnier et ferma à double tour.

—Kelb ! ici !

Le chien, qui s'était éloigné, revint près de son maître.

—Couvrez là ! et garde à vous !

La bonne bête s'allongea devant la porte basse. Voltin remonta près de sa femme, qui, revenue à elle, avait une crise de nerfs épouvantable.

—Je vous avais bien dit, répétait la Charlot, c'est pas raisonnable ! Aller voir mourir les gens ? on a bien assez de tristesses dans la vie sans courir après !

—Allez vous recoucher, répondit Voltin ; je vais la soigner moi-même ; tenez, elle va déjà mieux.

En effet, sous les caresses de son mari la pauvre jeune femme retrouvait son calme.

La mère se retira.

Lorsqu'ils furent seuls, Eugénie s'appuya sur l'épaule de Voltin, et au milieu de ses sanglots ne put articuler qu'un mot :

—Quel malheur !

En effet, le malheur était grand, mais Eugénie n'en pouvait apprécier toute l'étendue ; elle ignorait que, depuis moins de vingt-quatre heures, c'était la seconde fois que son frère essayait d'assassiner son mari !

Lorsqu'elle eut retrouvé un peu de calme, Voltin lui dit ce qu'il avait fait, l'engagea à se reposer jusqu'au lendemain et la quitta pour aller porter secours si besoin en était aux victimes de l'explosion qu'il avait entendu.

Il s'orienta dans la nuit, crut que le coup avait été fait aux Alouettes, et prit rapidement le chemin qu'avaient suivi, quelques instants plus tôt, Mireux et Floréal. Lorsqu'il arriva près de la ligne du chemin de fer, il se heurta à une patrouille d'infanterie qui descendait la route au pas gymnastique ; il se fit reconnaître et demanda des renseignements. Les soldats ignoraient comme lui le lieu du sinistre.

Ils remarquèrent cependant qu'un peu plus bas les portes s'ouvraient et que des ombres circulaient sur le chemin. Ils allèrent jusque-là et se trouvèrent en effet devant la maison de M. Waleski.

Le désastre avait été moins grand qu'on aurait pu le supposer.

Les socialistes ne savaient pas se servir de la dynamite.

M. Waleski venait de se lever ; il avait à peine entendu la detonation, plongé qu'il était dans son premier sommeil, mais il avait été éveillé par une poussière épaisse et la chute du plafond sur son lit.

Il n'était pas blessé, Mme Waleski pas davantage ; le bébé ne s'était pas réveillé ; quant à la nourrice, elle était à moitié folle de terreur.

La maison était envahie par les voisins.

On fit prévenir la mine de ce qui s'était passé et la patrouille battit, mais inutilement, tout le quartier.

On était aux jours les plus longs de l'année ; lorsque l'aurore parut, éclairant de teintes encore indéfinies la maison dynamitée, on pu constater dans tous les détails les effets du terrible engin, devenu l'arme des révolutionnaires.

La pierre d'appui de la fenêtre sur laquelle avait été posée la cartouche était fendue du haut en bas ; les jalousies avaient été projetées à travers la route et pendaient aux fils télégraphiques du chemin de fer.

Il ne restait pas une vitre à la croisée ; les rideaux avaient été se ficher au mur du fond de la pièce, cloués à la tapisserie par des éclats de verre ; le piano était littéralement défoncé, et le montant de la fenêtre s'était incrusté dans la boîte de palissandre de l'instrument.

Sur la cheminée, pendule, candélabres, glace avaient été renversés ; la pendule était à terre, un candélabre à droite, un autre à gauche ; les meubles étaient couverts de débris, et sur le lit plusieurs pouces de plâtre, de verre brisé, d'éclats de bois, cachaient draps et couvertures.

Dans la pièce voisine, le bébé dormait toujours, et rien n'avait été détérioré.

C'était grâce à la place occupée par leur lit que M. et Mme Waleski avaient eu la vie sauve.

La cartouche faisant explosion sur la fenêtre indiquée par Floréal, le pauvre petit être qui dormait dans son berceau, avec ses petits poings roses fermés sur son couvre-pied blanc, n'eut certainement pas échappé à la mort !

Le trouble le plus complet régnait dans cette maison dévastée ; les Waleski, déménageaient et montaient s'installer au premier ; les curieux encombraient le rez-de-chaussée, stupéfaits de ce qu'ils voyaient, mais ne songeant pas à découvrir les coupables.

Vers cinq heures du matin, la gendarmerie se présenta, et se rendit compte de l'état des lieux. Voltin était atterré ; il allait et venait sans trop savoir ce qu'il faisait, ne songeant qu'à ce qui serait arrivé chez lui sans la veillée chez les Vignaud et l'intervention de son chien.

Il ne revint près de sa femme qu'à six heures du matin.

Il la trouva levée, les yeux rougis de larmes ; elle s'était accoudée contre la table et réfléchissait tristement.

Lorsqu'elle le vit paraître, de nouveaux sanglots l'empêchèrent de parler ; Voltin la consola.

—Qui eût dit, s'écria-t-elle, quand elle eut séchées ses larmes, qu'il deviendrait un assassin !

Sans ce chien, il tuait mère, frère et sœur !

—Il ne vous savait pas ici, répondit Voltin ; c'est à moi qu'il en voulait.

—Il te connaissait donc ?

—Oui.

—Et tu ne me l'avais pas dit !

—A quoi bon ! Du reste, c'est hier que nous nous rencontrions pour la première fois, à Montceau ; je l'avais déjà vu à Nîmes, il y a deux ans, mais je ne savais même pas son nom !

—Hier ? ah ! c'est cela que tu étais si triste, et tu ne m'avais pas confié ta peine ! C'est mal, Guillaume...

Voltin raconta sa rencontre avec Floréal dans le puits Sainte-Marie, et passa seulement sous silence la lutte qu'il avait eue à soutenir dans le goyau.

Eugénie l'écoutait bouche bée.

—Et que vas-tu faire ? demanda-t-elle, quand il eut fini.

—Le devoir n'est pas toujours facile à accomplir, ma pauvre amie ; je suis payé par la mine pour surveiller ; j'ai pris deux fois ton frère sur le point de causer un malheur ; je me suis tué la première fois, parce que le flagrant délit n'existait pas ; mais aujourd'hui, si je ne parlais pas, je volerais l'argent que me donne, et me rendrais presque complice de ces misérables. C'est à la gendarmerie qu'il faudrait que je le livre, mais j'n'aurai jamais ce courage ; je vais aller conter la chose à M. Midleston, peut-être aura-t-il pitié de lui... et de nous, car la situation est triste... N'est-ce pas que j'ai raison ?...

Eugénie n'était qu'une fille du peuple, mais elle avait l'esprit très droit.

Elle approuvait au fond son mari, et cependant son cœur se fendait à la pensée que son frère aîné allait être puni par les gendarmes.

Elle courba la tête, ne répondit pas, et se mit à pleurer.

—Il ne faut rien dire à ta mère, reprit Voltin ; un coup pareil pourrait la tuer ; calme-toi, elle ne comprendrait rien à tes larmes.

—C'est vrai ! répondit la jeune femme, et avec beaucoup d'énergie elle s'essuya les yeux.

—Maintenant, je vais aller voir ce qu'il fait, avant que ta mère ne descende ; tu vas préparer un panier que je lui donne à manger.

Eugénie ouvrit l'armoire, y prit du pain, du vin, de la viande froide et du fromage, mit le tout dans une serviette, et tendit le paquet à son mari ; puis elle le suivit dans le jardin et jusqu'à la porte de la cave.

—Ne te montre pas, lui dit-il, reste là !

—J'aurais tant voulu le voir !

—Pas maintenant ; tantôt ; un peu plus tard... attends-moi là !

Kelb était toujours à son poste ; à la vue de son maître, il se leva, et vint se frotter contre ses jambes.

Voltin ouvrit.

Floréal, couché dans un coin, sur un tas de fagots, se souleva ; quand il vit qu'on lui apportait des provisions, il se remit de nouveau sur le dos, et resta impassible.

Voltin ne prononça pas une parole, posa la serviette et ce qu'elle contenait à côté du prisonnier, et referma la porte à double tour.

—Que fait-il ? demanda Nini.

—Il dort !

—Je ne peux pas le voir, alors ?

—Quand ta mère ne sera pas là ; elle pourrait descendre et te surprendre... C'est aujourd'hui dimanche ; elle ira à la grand'messe ; tu le verras pendant son absence.

La mère Charlot, en effet, venait de quitter sa chambre ; le petit s'était levé, et la maison reprenait son aspect habituel.

Voltin dit qu'il allait à la mine, et s'esquiva.

Après avoir vaqué aux soins du ménage, Eugénie, que sa mère trouvait toute chagrine, s'habilla pour aller à la messe de huit heures.

—Vous irez à la grand'messe tous deux, dit-elle à sa mère et à son frère ; je m'en vais et ne serai pas longtemps dehors.

De son côté, le petit prit la clef des champs, et profitant du beau temps et de deux heures de liberté, s'en alla courir le bois qui se trouvait de l'autre côté de la grande route, tout près du cimetière.

Là mère était restée seule ; elle s'était assise dans la cuisine ; elle songeait.

Soudain il lui sembla qu'on venait de tousser, et que le bruit qu'elle avait entendu partait de dessous terre.

Elle prêta l'oreille, et, de nouveau, surprit très distinctement un bruit souterrain.

—Est-ce qu'il y aurait quelqu'un dans la cave ? se dit-elle. On le dirait...

Elle eut peur, quitta la cuisine, et, traversant le jardin, se dirigea doucement vers la porte basse ; la clef n'y était pas ; elle écouta encore, et il lui sembla qu'on remuait les fagots.

—Il y a quelqu'un là-dedans ! C'est sûr ! Et il sont tous par là !

Elle remonta dans le jardin, et, un peu tremblante, s'apprêtait à sortir pour aller faire part de ses soupçons aux voisins, lorsqu'elle aperçut Voltin qui revenait de la mine.

Elle respira plus librement, et attendit.

Voltin rentrait très contrarié : M. Midleston avait pris, le matin même, le chemin de fer pour Mâcon.

On croyait que l'explosion de la nuit n'était pas étrangère son voyage, et qu'il était allé avec M. Dubut, entretenir le chef des scènes qui venaient de se produire.

—Écoutez donc, lui dit la mère Charlot, dès qu'il put l'entendre... avez-vous la clef de la cave ?

Voltin devint extrêmement pâle.

—Pourquoi ?

—Parce que j'ai entendu quelqu'un tousser et remuer les fagots.

—Laissez donc ! vous vous êtes figuré ça, et vous n'avez rien entendu du tout.

—Je vous jure que si... J'ai eu tellement peur, que je n'osais pas rester seule à la maison...

—Qu'est-ce qui vous a mis ces idées-là dans la tête ?

—Enfin, je sais bien ce que je dis ; je ne suis pas folle, je pense?... Allons y voir.

—Laissez-moi donc tranquille, que diable voulez-vous que j'aïlle voir?... Un chat qui aura fait tomber un fagot !..

—Comme vous voudrez, reprit la vieille femme d'un ton piqué ; pour moi, je ne reste pas là ; je vais me préparer et m'en aller à l'église... j'avais le temps, mais je ne veux pas demeurer seule ici...

En disant ces mots, elle remonta dans sa chambre et redescendit bientôt avec sa robe des dimanches.

—Vous direz au petit que je suis passée devant.

—Oui.

—Si je rencontre Nini en route, je la préviendrai de ce que j'ai entendu...

—Pour lui faire peur, et lui monter la tête ? Elle a bien été assez effrayée du coup de cette nuit ; laissez-la donc tranquille !

—C'est vrai... Vous avez raison... Je ne lui dirai rien... Allons, à bientôt !

Lorsqu'elle se fut éloignée, Voltin fouilla ses poches, prit la clef, et descendit près de Floréal.

Ce dernier était toujours dans la même position.

—Levez-vous, lui dit Voltin ; il faut que nous causions.

Floréal se redressa, et attendit.

Lorsque je vous trouvai hier matin dans le goyau de Sainte-Marie, je ne me doutais pas que, pour me remercier de vous avoir laissé libre, vous essayeriez le soir même de me faire sauter en l'air... que diable avez-vous donc contre moi ?

—Contre vous?... Vous êtes du parti des patrons, vous opprimez l'ouvrier... Contre vous, je n'ai rien... c'est-à-dire si... d'où connaissez-vous ma sœur ?

—Eugénie est ma femme, et si je ne vous avais pas arrêté cette nuit, vous alliez tuer votre mère et votre frère, qui dormaient tranquillement dans la maison.

Floréal eut un mouvement de surprise, et pâlit légèrement.

—Ma mère est là ? dit-il en montrant du doigt la voûte de la cave.

—Oui.

—J'aurais voulu la voir... et ma sœur ?

—Votre sœur, vous la verrez bientôt ; quant à votre mère, si vous voulez la tuer, vous n'avez qu'à lui dire comment et pourquoi vous vous trouvez ici ?

—Elle ignore tout, alors ?

—Tout, et elle doit continuer à tout ignorer ; elle vous croit en train de courir le monde...

—Et que comptez-vous faire ? interrogea Floréal, avec hésitation.

—Voilà ! c'est justement pour ce motif que je venais vous parler. Je suis surveillant de la mine, et à deux reprises je vous ai trouvé sur le point de faire un mauvais coup.

La première fois, ça pouvait passer, et puis on ne fait pas arrêter un des siens comme cela, ça me coûte à moi ! Mais vous y revenez le soir même... Si je me taisais encore, je deviendrais votre complice, et le devoir passe avant la famille ; je suis obligé de parler... Cependant, si je promettais à M. Midleston que ce soir même vous quitterez le pays, si vous me juriez sur l'honneur d'être désormais un honnête ouvrier, et de laisser là toutes vos sottises politiques, je crois qu'il me permettrait de vous laisser en liberté... Que dites-vous de cela ?

—Vous venez de répondre pour moi, le devoir passe avant la famille ! Mon devoir à moi est de lutter pour l'émancipation du peuple... de me servir de tous les moyens possibles pour arriver au but, et s'il faut vous passer sur le corps pour atteindre ce but, ma sœur fût-elle entre nous deux, je n'hésiterais pas...

En disant ces mots, Floréal s'était levé et s'avancait d'un air menaçant vers Voltin. La porte de la cave était restée ouver-

to; le mineur devina l'intention du misérable, et fit un pas pour lui barrer la route.

Floréal lui saisit le bras; Voltin se dégagea brusquement en murmurant :

—Alors, c'est une guerre à mort ! Eh bien, c'est toi qui l'auras voulu !

—Place ! cria le socialiste, place, ou je cogne !

—Tu l'as dit ; si tu sors d'ici, tu me passeras sur le corps !

Floréal jeta autour de lui un regard rapide et avisant au milieu des fagots un gourdin énorme, il se baissa pour s'en emparer.

Voltin, profitant de cet instant, voulut bondir au dehors et refermer la porte, mais il se heurta à sa femme, et avant qu'il ait eu le temps de l'entraîner, le frère et la sœur se trouvèrent face à face.

Ils eurent l'un et l'autre un moment d'hésitation, puis Floréal, rejetant son bâton, prit Eugénie dans ses bras et l'embrassa en sanglotant. La voix du sang avait été plus forte que la passion politique, et dans sa poitrine de socialiste, Floréal avait senti son cœur se fondre au contact de celle qui avait été nourrie du même lait que lui. Ses épaules se soulevaient en des soubresauts nerveux ; il serrait contre lui cette sœur qu'au fond il aimait bien, et son nom sortait de sa bouche comme la plainte d'un enfant : Nini ! Nini ! Nini !

—Ah ! Jean ! Jean ! disait la pauvre femme en mêlant ses larmes à celles de son frère, qu'as-tu fait ? Mon pauvre Jean ! Toi qui étais si bon, toi qui nous aimait tant ! ..

—Mais je vous aime toujours, Nini ! Je vous aime bien, va !

—Nous qui comptions sur toi ? .. Tu étais l'aîné, le chef de la famille ! .. C'est toi qui devais remplacer notre pauvre mère... élever le petit... veiller sur nous... nous donner du pain, et voilà deux ans que tu nous a quittés ! ..

—Tais-toi. Nini ! Tais-toi ! tu me fais mal ! tu me brises le cœur ! ..

—Oh ! laisse-moi pleurer ! Laisse-moi pleurer là sur ton épaule ; il me semble ainsi que tu ne nous a jamais abandonnés...

—Eh bien ! pleure, si ça te soulage... mais ne reviens pas sur le passé... ça me tue ! ça m'étouffe ! .. Tiens, laissons ça ! .. Et la mère ! est-elle là ?

—Tu ne la reconnaitrais plus ! Ah ! qu'elle en a versé, des larmes ! .. Ses cheveux sont blancs ! .. elle a perdu ses forces ! Les nuits sans sommeil... les journées de tristesses... pensant à l'absent... à toi, sans savoir où tu étais, car tu n'as jamais écrit... Oh ! oh !

—Allons ! allons ! ne pleure pas ainsi et remonte près de la mère, reprit Floréal dont l'émotion s'était calmée...

—Tu me repousses !

—Eh non ! mais va-t-en et laisse-nous régler nos affaires ensemble !

—Comme tu dis ça ! reprit Eugénie dont les larmes s'arrêtèrent soudain. Que veux-tu régler ? .. Ce bâton ! Malheureux ! Tu veux donc tous nous tuer !

—Va-t-en, te dis-je ; laisse-nous !

—Que se passe-t-il ? demanda-t-elle en se retournant vers son mari, qui était resté les bras croisés, appuyé contre la porte.

Voltin, bouleversé, ne répondit pas.

—Ah ! tu es comme hier, quand tu revins de la mine ! Il veut encore faire un mauvais coup... je reste...

—Remonte, ma femme, va-t-en, répondit Voltin, va-t-en ; il va se passer de vilaines choses.

—Oh ! je m'en doutais... Et se précipitant vers son frère, elle lui arracha le bâton qu'il venait de ramasser, et lui saisissant le poignet, se mit à lui parler dans la figure :

—Mais qu'est-ce que tu as donc dans le corps, malheureux ? Qu'est-ce qu'il t'a fait, lui ? ... Est-ce parce qu'il nous a tirés de la misère où tu nous avais laissés que tu en veux à sa vie ? Il nous donne du pain, et toi de la honte ! ..

—Vas-tu finir ? Laissez-moi ! laissez-moi, ou je vais...

—Fais ce que tu voudras ! Tiens ! Tue-moi aussi ; tape, lâche ! Tape donc !

—Si tu la touches, je t'écrase ! hurla Voltin.

—Ah ! nous allons bien voir ! Attends un peu !

Floréal avait dégagé un de ses bras : il levait la main ; Voltin la lui serra comme dans un étou. Eugénie continua :

—Tu nous as fait presque mourir de misère et tu voudrais nous assassiner ! Qu'est-ce que tu as à la place du cœur ! Notre pauvre père t'a donc maudit ? Ah ! s'il vivait ! .. Ah ! ah ! Oh là, là ! Lâche ! Il m'écrase la main ! Oh ! Guillaume ! à moi !

—La laisseras-tu, canaille ? Tiens !

Un jet de sang jaillit ; Voltin venait d'asséner au misérable un coup de poing en pleine figure, et il le saisit ensuite par les cheveux et l'écrasa.

Eugénie, délivrée, se mit à pousser des cris d'effroi. Floréal, étourdi, roula par terre. Voltin poussa sa femme dehors et ferma la porte.

En remontant, ils se rencontrèrent avec la mère Charlot qui revenait de la grand'messe.

Voltin, les vêtements en désordre, tremblait de colère ; Eugénie, tout en pleurs, le suivait.

La mère s'arrêta stupéfaite, les bras balants.

—Qu'est-ce que c'est ? dit-elle en pâlisant.

L'homme et la femme restèrent sans paroles.

—Qu'est-ce que c'est ? répéta la mère Charlot. Il y a un malheur ! Le petit ! Où est le petit ?

—Oh ! il ne s'agit pas de lui ! dit enfin Voltin avec un brusque mouvement d'épaules.

—Pauvre mère ! Nous en avons, du malheur, va ! répondit enfin Eugénie... Jean est revenu !

—Jean ! ..

—Oui ! .. Jean ! .. Et il vaudrait mieux qu'il fût mort ! ..

—Qu'a-t-il fait ! .. Où est-il ? .. Je veux le voir !

—Ah mère ! Si tu savais ! Quel malheur, mon Dieu ! Qui nous eût jamais dit cela ? Cette nuit... tu sais le coup ? .. C'était lui ! Il a voulu faire sauter la maison... Et quand je suis entrée, il y a une heure, ils allaient se battre, ajouta la jeune femme en désignant Voltin d'un mouvement de tête ; ils allaient se battre... et c'était lui... qui voulait frapper... Il voulait le tuer... et il sait tout... il sait que si nous vivons, c'est grâce à lui... Il faut qu'il soit fou ! ..

La mère Charlot ne répondit pas ; elle avait laissé parler sa fille, et sur sa bonne vieille figure on aurait pu lire les émotions de son âme. Elle avait la certitude que son enfant vivait, elle qui l'avait cru mort ou bien loin de la France le retrouvait subitement et ses entrailles de mère avaient tressailli ; elle oubliait son gendre qui, tous les jours, par son travail, lui donnait la vie, pour ne songer qu'à son fils, qui avait manqué lui donner la mort.

Elle entra dans la maison, s'assit ou plutôt se laissa tomber sur une chaise, et, sans verser une larme, demanda encore une fois :

—Où est-il ?

—Dans la cave ! ..

Et se redressant toute rouge :

—Pourquoi l'avez-vous mis là ? Vous savez bien que malgré tout il est mon fils ; il faut lui ouvrir !

—Jamais !

La mère Charlot regarda son gendre en face, et, voyant qu'il soutenait son regard sans baisser les yeux, elle se rassit et reprit tranquillement :

—Que lui reprochez-vous ?

—Je n'ai pas à répondre, dit Voltin que la colère commençait à aveugler ; interrogez sa sœur ; je vais, moi, chercher les gendarmes.

—Les gendarmes ! Oh ! Guillaume, vous ne ferez pas ça ! reprit la mère, sortant subitement de sa douloureuse impassibilité ; les gendarmes ! Non, de grâce, n'y allez pas ! Ils ne sont jamais venus chez nous ! Et ce ne sera pas vous qui les y mènerez pour arrêter mon fils ! Y pensez-vous ? Je vous en conjure ! ..

—Il le faut !... Voulez-vous qu'il nous tue tous ?

—Nous tuer ! Laissez-moi faire ! Je le calmerai, moi ? Donnez-moi la clef !

—Vous perdez la tête ! Eugénie, raconte-lui l'affaire. Je vais faire mon devoir, moi !

Sans discuter plus longtemps et sans rien vouloir entendre, Voltin sortit brusquement et s'enfuit vers Montceau.

Les deux femmes le laissèrent s'éloigner, puis la mère dit à la fille :

—Cours après lui, ne le laisse pas faire ; il t'aime, toi, il t'écouterait... Qu'il attende à demain... Va ! va vite !...

Eugénie se mit à la poursuite de son mari.

Restée seule, la mère Charlot se leva, courut à la porte basse et appliquant sa bouche à la serrure :

—Jean ! cria-t-elle d'une voix étouffée par l'émotion. Jean ! ouvre vite ! c'est moi ! Jean !

—Le premier qui entre... je l'assomme, répondit Floréal de l'intérieur.

—Tu ne m'entends donc pas... Jean ! c'est moi ! moi ta mère !...

—C'est toi, mère !

—Oui ! ouvre, ouvre vite ! les gendarmes vont venir.

—Les gendarmes ! Oh ! malédiction !... Et cette porte fermée !...

—Ils ont emporté la clef !... Mais attends... attends... Il faut que je t'ouvre... Il faut que tu sortes... tiens ! Voici la pioche, je vais soulever la porte... Essaie aussi de ton côté, si tu peux !...

La pauvre femme, affolée, les mains tremblantes, saisit la pioche et s'en servit comme d'un levier.

La sueur perlait sous ses cheveux blancs ; ce n'était plus une femme, c'était une lionne défendant son petit.

De son côté, Floréal avait introduit sous la porte le bâton qu'il avait pris dans les fagots.

Pendant quelques instants le silence se fit entre eux ; on n'entendait plus que les soupirs que leur arrachaient leurs efforts.

Soudain, il y eut un craquement ; les ais se disjoignirent, et la porte disloquée retomba dans la cave en trois morceaux mal retenus par les gonds.

Floréal apparut les traits convulsionnés, la face sanglante, les cheveux ébouriffés.

—Comme ils me l'ont mis ! s'écria la vieille femme en lui tendant les bras !

Oh ! oh ! pauvre petit ! pauvre petit !

Et tout en disant ces mots entrecoupés par ses larmes, elle avait pris cette tête de bandit redevenu enfant, et, la serrant contre son sein, elle la caressait et passait ses doigts tout tremblants dans ses cheveux humides.

—Tu l'aimes, au moins, ta mère ?... Dis, mon Jean ?... N'est-ce pas, tu l'aimes ?

—Oh ! oui, mère ! oh ! oui !... Pardon ! Pardon ! embrasse-moi !... Encore... mais ne me laisse pas là !

—Ah ! pauvre petit !... te laisser là !... On m'arracherait plutôt... Est-ce que c'est vrai, ce qu'ils m'ont dit ?

—Quoi ?...

—Le coup de cette nuit ?... Que tu voulais les tuer !...

Floréal ne répondit pas ; et comme sa mère le regardait dans les yeux, il détourna la tête.

Alors, il y eut comme un tremblement nerveux dans tout le corps de la pauvre vieille, et elle ajouta :

—C'est donc vrai !... Oh !...

Puis, se raidissant contre la douleur :

—Après tout ! que m'importe à moi ! Je veux que tu vives... Tu es jeune, toi !... Embrasse-moi encore une fois et va-t-en !

—Oh ! merci, mère ! merci !... C'est la vie ! c'est...

—Va-t-en ! va-t-en vite !... On viendrait t'arrêter... et, alors, la prison... le bagne ! Adieu... Va Jean ! Va, mon pauvre petit ! Adieu !... Adieu !...

Quel chagrin ! mon Dieu ! Quel malheur ! Ayez pitié de nous ! La mère tomba sur ses genoux, les mains jointes, envoyant

au ciel un regard douloureux, et murmurant encore : Adieu ! Adieu !

Floréal l'avait embrassée et s'était enfui précipitamment.

Il ne réfléchissait à rien, ne songeait à rien... Il voyait le ciel, la liberté... Il se mit à courir. Les gens qu'il rencontra le prirent pour un fou ; il avait fui dans la direction de l'étang ; il se cacha dans les bois, et ne s'arrêta que lorsqu'il fut au plus épais du taillis.

Sa mère l'avait suivi péniblement jusqu'à la route ; là, elle s'était arrêtée, et, immobile au milieu du chemin, ne pleurant plus, elle l'avait vu disparaître, ne songeant qu'à une chose : sa liberté, sa vie sauve, les gendarmes joués.

Elle rentra, se mit à genoux contre la table et remercia Dieu, " le Dieu des pauvres mères," qui avait bien voulu permettre qu'elle pût arracher à la police son fils, son premier-né.

Il était midi ; on dînait dans toutes les maisons de Bel-Air et ces divers incidents n'avaient pas attiré l'attention des voisins. Il n'y avait que chez les Charlot que la cuisine était vide.

Le petit, absent depuis le matin, arriva comme sa mère se relevait. Il fut surpris de ne pas voir la table prête, questionna et apprit ce qui s'était passé.

Le front de l'enfant devint sombre ; il baissa les yeux et murmura tout bas :

—Alors c'est Guillaume qui sera mis en prison !

La mère, toute à son fils, n'y avait pas songé ; ce fut pour elle un coup de foudre.

Guillaume en prison, c'était la misère et la ruine.

Pour sauver un ingrat elle venait de perdre un innocent, un bon cœur qui leur gagnait à tous le pain de chaque jour.

Elle crut qu'elle deviendrait folle. Cependant, elle dissimula les émotions qui la torturaient et dit tranquillement à l'enfant :

—Attends-moi-là ! je vais voir s'ils reviennent ; ils étaient allés du côté de Montceau, j'en aurai pas pour longtemps... Mets la table, elle sera prête quand nous reviendrons.

En même temps, la pauvre femme s'éloigna rapidement dans la direction de la mine.

Il faisait une température étouffante ; le soleil dardait ses rayons sur la poussière de la route, et sa chaleur tombant d'aplomb était insupportable.

La mère Charlot semblait ne pas s'en apercevoir.

Elle marchait d'un bon pas et ne s'arrêta qu'à la gendarmerie.

Le brigadier finissait de déjeuner et fumait sa pipe accoudé à sa fenêtre.

—Bonjour, madame Charlot, dit-il en la voyant arriver ; vous avez l'air bien pressée.

La mère Charlot ne répondit pas ; elle entra directement dans la chambre et dit brusquement au militaire :

—Je viens pour que vous m'arrêtiez.

Le gendarme eut un mouvement de surprise.

—Vous plaisantez !

—Non.

—De quoi s'agit-il ?

—Vous savez bien, le coup de cette nuit ?

—Eh bien !

—Mon fils y était.

—Voltin ? Oui, je l'y ai vu, en effet.

—Non, vous ne comprenez pas ; j'ai un fils qui a eu le malheur d'être entraîné par les autres, et il a fait le coup... Voltin l'avait arrêté... J'ai eu peur... une mère... vous savez !... Je l'ai fait évader... mais, si j'ai sauvé l'un, je ne veux pas que les autres en pâtissent, je viens me dénoncer... eux ne sont pas coupables, c'est moi... moi, toute seule... Allons, mettez-moi en prison !

Le brigadier était devenu très sérieux. " Attendez-moi là, répondit-il ; je vais prévenir le lieutenant." Il ferma derrière lui la porte à double tour.

La pauvre mère avait épuisé ses forces, ce bruit de clef lui serra le cœur : elle eut un geste de terreur ; par un mouve-

ment instinctif, elle se rua contre la porte, essaya vainement de l'ouvrir, puis, avec un cri de découragement, elle voulut revenir à sa chaise, mais un voile se répandit sur ses yeux. elle s'évanouit.

II

Dès le matin, le bruit avait couru dans Montceau qu'à la suite de l'explosion de la nuit, un socialiste avait été arrêté ; on était allé aux informations et on avait appris que la nouvelle était absolument fausse.

Cependant, les compagnons de Floréal étaient fâchés, et l'émotion était à son comble dans le club révolutionnaire.

Mireux avait fait le récit de l'expédition, et le doute n'était pas possible : Floréal était prisonnier.

Une terrible inquiétude serrait les cœurs de tous ces misérables, et la première réflexion qui leur était venue à l'esprit était celle-ci :

— Pourvu que nos noms ne soient pas dans les papiers qu'il devait avoir sur lui !

La nouvelle était allée de porte en porte, et, au moment où la femme Charlot se constituait prisonnière, il ne restait plus dans Montceau un seul des affiliés de l'Internationale ; ils avaient reçu un mot d'ordre et avaient tous pris individuellement, soit par la route, soit à travers champs, la direction de Magny.

Là, au fond d'un bois, ils se concertèrent.

— Ce qu'il y a de mieux à faire, dit Duvoix littéralement atterré, c'est de reprendre les habitudes que vous aviez jusqu'ici. Pour un compagnon de pris, nous recevrons dix nouveaux affiliés ; mais si nous abandonnons Montceau, nous donnerons l'éveil ; je conseille donc de rentrer tranquillement en ville.

— C'est juste, reprit les autres... Où se retrouvera-t-on ?

— Laissons le temps apaiser l'émotion causée par l'arrestation de notre camarade, je vous réponds de son silence ; ne craignez rien ! Je vais partir pour Paris et porter la nouvelle aux amis ; je reviendrai près de vous dans quelques jours.

— C'est-à-dire qu'il se tire du pétrin, murmura Mireux !

Chassain lui donna une poussée pour le faire taire ; puis, après avoir échangé des poignées de mains avec Duvoix, ils se séparèrent.

— C'est l'enterrement de la Vignaude à cinq heures ; j'y vais, dit Chassain.

— Ma foi ! moi aussi, reprit Nourrit. Ça leur donnera le change.

Pendant que les autres restaient encore à discuter, ils revinrent aux Alouettes.

Lorsqu'ils arrivèrent chez Vignaud, le clergé faisait la levée du corps.

Les voisins suivaient la modeste bière recouverte d'un drap noir. Frampon y était et accompagnait Vignaud ; sa femme était restée avec la mère de la Vignaude pour arranger un peu la maison.

Après les vêpres, Mme Dubut n'avait pas quitté son banc, elle assista à l'office chanté pour la défunte. Lorsqu'elle se rendit à l'offrande, Frampon la fit remarquer à Vignaud qui leva les épaules.

Nourrit et Chassain n'avaient pas cru devoir entrer à l'église, ils s'étaient arrêtés sur la place et causaient dans un groupe de jeunes gens.

On parlait des événements de la matinée et Chassain trouvait qu'il fallait avoir bien du toupet pour aller ainsi s'adresser justement à la maison d'un ingénieur !

Ceux qui l'écoutaient ne savaient trop que penser ; on le disait bien de la bande noire, mais on n'en était pas sûr, et il semblait en parler bien librement.

Lorsque l'office fut terminé et que le cortège partit de la petite église, Chassain jeta sa cigarette et se mit à la suite ; on prit la direction du cimetière, mais ce n'était plus l'abbé Pierre, le curé de Montceau, qui accompagnait le corps, c'était un vicaire.

Pendant l'absoute, on était venu dire à l'oreille du curé que M. Dubut le demandait à la mine.

Il y avait en effet grande réunion dans le cabinet du directeur ; M. Dubut, très ému, allait et venait, attendant impatiemment l'arrivée de l'abbé.

M. Middleston se mordait les moustaches, et le commandant du bataillon d'infanterie s'entretonait à voix basse avec le lieutenant de gendarmerie.

Lorsque le curé parut, tout le monde se leva.

— Ah ! vous voici enfin, mon cher ami, dit M. Dubut en serrant la main du digne prêtre ; nous avons là une pauvre femme qui réclame vos soins.

— Où donc ? Et qui est-elle ?

— C'est la femme Charlot ; elle a été prise à la gendarmerie d'une syncope qui dure encore depuis midi ; tous les soins du directeur ont été inutiles ; on l'emportait à l'hôpital, lorsque son gendre et sa fille ont rencontré le brancard, et ont demandé la permission de la déposer ici, en attendant l'arrivée du médecin.

Le pouls diminue de plus en plus, et j'ai pensé que le médecin de l'âme était actuellement plus utile près de la pauvre femme que le médecin du corps.

— Et vous avez bien fait, je vous en remercie mille fois. Où est-elle ?

— Là, à côté ; je n'ai pas voulu qu'on la laissât dans les corridors ; je l'ai fait monter dans l'antichambre du premier.

M. Pierre ouvrit la porte qui donnait sur la pièce indiquée, et s'arrêta devant un spectacle navrant.

Le brancard dans lequel on avait porté la mère Charlot avait été posé sur une table ; le docteur comptait les pulsations du pouls ; Nini, à genoux, la tête dans ses mains, et appuyée sur le brancard, plourait silencieusement.

Voltin semblait privé de raison ; il regardait cela d'un air stupide, immobile, appuyé au mur, ne prononçant pas un mot ; le dernier, celui qu'on appelait le petit, tenait une des mains de sa mère mourante, et sa poitrine se soulevait sous les sanglots.

La face de la mère Charlot était violacée ; elle respirait, mais n'avait pas ouvert les yeux ni desserré les dents ; son évanouissement avait quelque chose d'apoplectique.

L'abbé s'approcha.

— Croyez-vous qu'elle m'entende, docteur ?

— Je n'en sais absolument rien ; j'ai vainement essayé de surprendre, soit dans sa physionomie, soit par une pression de main, la preuve qu'elle comprenait ce que je lui disais, je n'ai pas réussi.

— Je vais essayer quand même.

Il se pencha vers la malade :

— Madame Charlot ! mère Charlot ! m'entendez-vous !...

— Rien !... pas un signe...

— Mère ! nous comprends-tu ? demanda Nini, au milieu de ses larmes.

— Je crois que vous perdez votre temps, reprit le docteur.

— Voulez-vous que je vous donne l'absolution, reprit le prêtre... Demandez bien pardon au bon Dieu de toutes vos fautes... dites-lui que vous ne voulez plus l'offenser, quand il vous aura rendu la santé...

Le curé récita tout bas quelques prières, et au milieu d'un silence de mort, levant la main droite, il prononça les paroles sacramentelles : *Ego te absolvo !*

Puis, comme Eugénie poussait des cris perçants, il lui dit une bonne parole pour la consoler, embrassa Voltin et le petit, et retourna près de M. Dubut.

— Comment cette pauvre vieille femme a-t-elle eu cette attaque ? demanda-t-il.

— Le brigadier de gendarmerie l'a vue arriver les traits bouleversés ; elle lui a dit : " Mon fils était de ceux qui ont fait sauter la maison de M. Waleski ; Voltin l'avait arrêté, et moi j'ai favorisé sa fuite ; je viens me constituer prisonnière."

Le gendarme, assez surpris, n'a pris que le temps d'aller consulter son chef ; quand il est revenu, la pauvre femme gi-

sait étendu à terre, dans la situation où vous venez de la voir. Depuis, elle est toujours dans le même état.

—C'est de la folie !

—Du tout !

—Comment ! son histoire est exacte ? son fils...

—C'est absolument vrai, le pauvre Voltin nous a raconté la scène de cette nuit, dans ses moindres détails ; ils étaient doux, et au moment où, grâce à son chien, il a arrêté son beau-frère, cette cartouche que vous voyez là était posée sur sa fenêtre et allait éclater.

L'abbé eut un geste de découragement.

—Pauvres gens ! dit-il ; ils sont bien éprouvés !

—Et on n'a pas retrouvé les traces du fils ?

—Pas encore ; les gendarmes veillent à la gare ; on a télégraphié au Creusot, mais il est déjà loin sans aucun doute.

—Il ne faudrait pas ébruiter cette affaire ; les Charlot et Voltin sont de très honnêtes ouvriers... puis à quoi cela avancerait-il ?

—C'est bien ce que nous avons décidé ; il sera bien assez tôt d'en parler lorsque l'arrestation aura lieu.

—En attendant, comme l'heure s'avance, ajouta M. Dubut, nous allons faire porter chez elle cette pauvre femme.

—Tout Montceau se demandera ce qui est arrivé.

—On en parle déjà, mais on a dit que c'était une attaque ; l'explication est bien naturelle.

M. Midleston passa dans l'antichambre et consulta le docteur.

De l'avis du médecin, cela pouvait durer longtemps encore, et il était prudent de se diriger soit vers l'hôpital, soit vers le logement des Voltin.

—Nous la soignerons chez nous, dit le mineur, d'un air sombre ; seulement, puisque vous avez été assez bon pour nous permettre d'entre-ici, permettez-nous d'y rester jusqu'à la nuit. Nous partirons dès qu'il fera sombre ; sans cela, tout Montceau va nous suivre.

—Restez, répondit l'ingénieur en chef ; restez tant que vous voudrez ; nous allons nous retirer, nous autres, et nous dirons au concierge de vous laisser toute liberté.

—Merci, m'sieur !

L'ingénieur, le directeur, le commandant et l'officier de gendarmerie s'éloignèrent, le docteur et le prêtre restèrent où le devoir les retenait.

Voltin, après avoir pris l'avis du médecin, fit lever sa femme, et lui dit d'aller avec son frère préparer ce qu'il faudrait à la maison pour recevoir la malade.

Eugénie ne voulait pas quitter sa mère, mais le docteur lui ayant affirmé qu'il n'y avait pas de danger immédiat, elle obéit.

M. Dubut et Midleston, qui dès leur retour de Macon s'étaient rendus à la mine, rentrèrent chez eux. Les deux officiers s'éloignèrent ensemble.

—Savez-vous ce qu'il faudrait pour venir à bout de tous ces misérables ? demanda le commandant au lieutenant.

—Je le sais parbleu bien, mais on ne s'y décidera jamais ; il faudrait l'état de siège !

—Eh ! bien entendu ! si l'on n'arrive pas à le déclarer, on ne remédiera à rien, et nous aurons tous les jours de nouveaux désastres.

—C'est parfaitement certain.

—Croyez-vous que j'hésiterais une minute à faire empoigner tous ces fainéants qui passent leur vie sur les bords de l'étang ?

—C'est de là que vient tout le mal ! Il faudrait les pincer en flagrant délit aujourd'hui, pour les arrêter ; je suis sûr, moi, que si nous pouvions les empoigner, ils feraient les aveux les plus complets !... C'est comme ceux-là, tenez, qui viennent là-bas ! en voilà deux bonnes pièces !

—Vous les connaissez !

—Ils rôdent tous les soirs autour de chez moi !... Chassain et Nourrit croisèrent les officiers.

Ils ne disaient rien ni l'un ni l'autre ; les officiers gardèrent

aussi le silence ; puis quand un bon bout de chemin out été parcouru en sens contraire par les uns et les autres, le commandant s'écria :

—Ce sont les deux premiers que je ferais coffrer !

Et Chassain dit à Nourrit :

—En voilà un, le gros, auquel il faudra bien un de ces jours faire son affaire !

La nuit était venue ; on avait transporté la femme Charlot dans son domicile, et ses enfants l'avaient mise dans son lit.

Le docteur s'était retiré, en disant qu'il n'y avait rien à faire, et l'abbé Pierre avait regagné son presbytère, en promettant de revenir le lendemain.

Depuis la veille au soir, c'était la première fois que les Voltin se retrouvaient ensemble, avec un peu de calme, dans cette maison désertée depuis le matin.

Il y avait vingt-quatre heures qu'ils n'avaient pas mangé ! Nini fit une soupe ; ils se jetèrent dessus comme des affamés ; la douleur n'empêche pas la nature de faire valoir ses droits.

Lorsqu'ils eurent fini, Voltin exigea que sa femme se mit au lit.

—Tu veilleras la nuit prochaine, lui dit-il, repose-toi ce soir ; je prends mon service à quatre heures demain matin, tu me remplaceras, lorsqu'il faudra que je m'en aille.

La jeune femme obéit ; Voltin, resté seul, s'installa près du lit de la malade, et ouvrit la fenêtre toute grande.

Il faisait terriblement chaud ; le ciel, d'un bleu foncé, brillait sous ses millions d'étoiles, et la campagne était retombée dans le silence de la nuit.

De temps en temps, on entendait le pas lourd d'un groupe d'hommes, et des chuchotements dans l'ombre ; c'étaient des patrouilles qui parcouraient le quartier.

La malade était toujours dans le même état : Voltin s'était assoupi sur son fauteuil.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, son regard se porta machinalement vers la fenêtre ouverte, et il eut un frisson dans tout le corps ; il crut qu'il rêvait.

Il mit sa main au-dessus de ses yeux, à la hauteur de ses sourcils, et se pencha en avant pour mieux voir.

Il ne se trompait pas : cette face pâle, qui regardait la mourante, c'était bien celle de l'auteur de tous les malheurs qui, depuis le matin, avaient fondu sur eux.

C'était bien Floréal qui était là, immobile, appuyé sur le rebord de la croisée, regardant du dehors ce qui se passait dans l'appartement.

Voltin se redressa, ne sachant trop s'il était victime d'une hallucination, et fit un pas en avant.

—C'est moi ! dit Floréal, lorsqu'il le vit s'avancer vers lui ; c'est bien moi !

—Comment oses-tu venir ici, misérable ! lui répondit à mi-voix Voltin, comme s'il eût craint d'être entendu de sa femme et de sa belle-mère.

—Lorsque je suis parti, je n'avais pas pris le temps de l'embrasser, et j'ai voulu revenir revoir au moins la maison qu'elle habitait.

Quand, de la route, j'ai vu de la lumière et la fenêtre ouverte, mon cœur s'est serré ; J'ai deviné la vérité !... Pauvre mère !... elle est morte ! et c'est moi qui l'ai tuée !...

Il y avait des larmes dans la voix et les yeux du socialiste ; Voltin, qui avait bon cœur, en fut troublé.

—Tu sais que c'est ta liberté que tu risques en restant ici ! On te cherche, on te poursuit ; les patrouilles passent à chaque instant ; elles vont t'arrêter !

—Qu'est-ce que ça me fait !... j'en ai déjà rencontré deux, elles ne m'ont rien dit !... Je voulais revoir la maison ; je l'ai revue, elle, c'est encore mieux ! mais morte ! morte !... oh !... quel malheur !

—Elle n'est pas morte !

—Non ! entre, et viens près d'elle ; maintenant qu'on te poursuit, je risque d'être pris comme toi en te donnant asile,

mais pour le moment mon devoir ne m'oblige pas à t'arrêter; et puisque tu es encore dans l'âme quelque chose pour ta mère, embrasse-la une fois, et va-t-en !... Je serai muet comme la tombe.

Floréal se précipita dans l'appartement et Voltin ferma momentanément la fenêtre.

Alors le mineur assista à une scène déchirante.

Ce n'était plus Floréal qu'il avait devant lui, c'était Jean Charlot.

Le socialiste avait fait place au fils ; le fils avait pris sa mère dans ses bras, la couvrant de baisers et de larmes.

— Oh ! mère, disait-il, mère ! pardonne-moi ! Réponds-moi, mère !... Dis-moi que tu me pardonnes !... Oh ! oui, je t'ai causé des chagrins, mais cependant je t'aimais... je t'aimais de toute mon âme !

— Je t'aime plus que ma vie, puisque je l'expose en revenant ici pour t'embrasser... tu ne m'entends plus ! tu ne me vois plus !... Ah !... Dieu !... si... Voltin !... elle a remué !... ses yeux s'ouvrent !...

Voltin s'était précipité près du lit ; Floréal avait raison ; la vie semblait vouloir revenir dans ce corps inerte, la malade avait ouvert les yeux et regardé avec surprise son fils qui l'embrassait et son gendre qui plourait comme un enfant.

Dieu permettait que l'émotion qui avait été sur le point d'occasionner la mort pût ramener la vie prête à s'enfuir.

Les caresses du fils ressuscitaient la mère.

— Boire ! dit-elle doucement.

Voltin se précipita vers une potion qu'on avait jusqu'ici introduite avec peine entre les dents serrées de la malade et on versa la moitié dans une tasse ; il l'approcha des lèvres de sa belle-mère, qui but à longs traits.

Les forces revenaient à mesure que le liquide bienfaisant était absorbé.

Lorsque le bol fut vide, la mère Charlot regarda fixement les deux hommes, et se retournant sur ses oreillers, ferma les yeux comme pour dormir.

Eux restèrent immobiles quelques minutes, ne parlant pas, écoutant sa respiration paisible.

Mais soudain, une indicible douleur leur broya le cœur ; la mère Charlot s'était relevée, avait rejeté les couvertures, et traversant pieds nus et en chemise l'appartement, était arrivée à la porte avant que Floréal et Voltin, revenus de leur surprise, aient eu le temps de l'arrêter.

— Où allez-vous ?

— Où vas-tu ? dirent-ils ensemble.

Elle les regarda l'un après l'autre, voulut balbutier quelques mots, mais il ne sortit de sa bouche que des sons inarticulés, et elle se laissa reconduire dans son lit sans la moindre résistance.

De ses lèvres, à droite et à gauche, la salive coulait ; elle avait l'œil hagard ; la pauvre vieille n'avait échappé à la mort que pour tomber dans l'idiotisme.

Ils comprirent l'un et l'autre l'horrible vérité, et ces deux hommes qui depuis deux jours avaient trois fois lutté corps à corps, en ennemis acharnés furent secourus par un tel sanglot qu'ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, terrassés par la même douleur.

Cependant l'idiotie s'était endormie ; il n'était pas loin de deux heures du matin et le jour ne pouvait tarder à poindre.

Voltin avait fait prendre un peu de nourriture à son beau frère. Il ouvrit la porte, regarda le ciel qui commençait à blanchir l'horizon et voyant les rues absolument désertes :

— Va-t-en ! lui dit-il, et surtout quitte le pays !

— Je vais partir aujourd'hui même... Je gagnerai à pied la gare de Montchanin ; j'y serai dans la matinée, et ce soir c'est à Paris que je me coucherai... Je peux compter sur ton silence ?

— Si je voulais parler, je ne te permettrais pas de rester un instant chez moi... Sauve-toi et tâche de changer d'existence !

Floréal secoua la tête.

— C'est fini, dit-il ; je suis compromis et je n'ai pas de

chance de conserver ma tête sur mes épaules qu'en allant toujours plus en avant... Du reste... ne parlons pas politique... ça me tourne la tête, et, ça finirait mal... Adieu !

Laisse-moi t'embrasser encore... ne dis pas à ma sœur que je suis revenu... Adieu !... Si tu m'en croyais, tu quitterais la mine, il t'arrivera malheur... Pour l'heure, je suis libre, mais si demain on m'ordonnait de te frapper... que voudrais-tu que je fisse ?

Voltin ouvrit, Floréal passa, et sans échanger une poignée de main, ils se séparèrent. La douleur qui les avait un instant réunis n'avait pas été assez forte pour étouffer dans le cœur du révolutionnaire les criminelles revendications qui en avaient fait un bandit.

Un abîme séparait ces deux ouvriers ; ils étaient l'un du parti de l'ordre et l'autre du parti de l'anarchie.

C'étaient des frères ennemis.

Voltin entendit les pas de son beau-frère qui se perdaient dans le lointain ; il rentra dans la maison et alluma du feu pour préparer sa soupe.

Vers trois heures et demie sa femme descendit. Elle le trouva tout occupé des soins du ménage.

— Comment va-t-elle ?

Elle dort bien depuis plus de deux heures, mais la pauvre mère, elle est tombée... en enfance ! Ne pleure pas ; quand elle va se réveiller, tu prendras bien soin d'elle... Je m'en vais au travail... Il faut bien manger... Du courage, ma pauvre Nini... et à tantôt.

Il prit son paquet et s'en alla ; les mineurs gagnaient déjà les fossés.

Eugénie s'assit à côté du lit.

M. le curé de Montceau arriva sur les entrefaites.

Eugénie le vit et alla au devant de lui.

— Eh bien ? demanda le bon prêtre.

— Elle a repris connaissance.

— Vous êtes bien éprouvés, mes pauvres amis !

— Que voulez-vous ! Vous semblez plus malheureuse que votre frère aux yeux du monde, et cependant votre part est la meilleure.

— Eh ! ma pauvre enfant, c'est la folie du jour. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement ? Tout concourt pour faire perdre la tête aux esprits faibles.

On ne cesse de répéter au malheureux qu'il a le droit de jouir et d'être riche comme les puissants du monde ; on le pousse à prendre par la force les biens que les hasards de sa naissance lui ont refusé ; je ne suis surpris que d'une chose, c'est que ces pauvres égarés ne soient pas allés plus loin dans la voie du mal.

— Rien pour les retenir, tout pour les exciter : voilà leur situation !

— Nous supportons bien la peine, nous autres !

— Parce que vous avez une consolation que ces écarvélés n'ont plus ! Vous êtes chrétienne, vous ; vous avez foi dans les paroles du Christ ; vous savez qu'il a maudît les richesses et préparé son royaume pour les pauvres de fait ou de cœur. C'est la religion qui vous rappelle qu'il ne faut pas convoiter le bien d'autrui, c'est elle qui vous console de vos misères terrestres, en vous montrant en retour les richesses éternelles.

Et votre âme épurée, élevée vers Dieu, trouve avec raison qu'il est beau de souffrir sans se plaindre, que c'est héroïque de courber le front sous les coups du sort et d'adorer la volonté divine.

Vous ne vous en rendez peut-être pas bien compte, mais c'est là le secret de votre force.

Ne soyez donc pas surpris des écarts de votre frère ; s'il n'est plus satisfait de son sort, s'il veut à son tour devenir riche et maître, c'est qu'il ne croit plus en Dieu ; c'est que son âme subjuguée par les appétits de la terre ne regarde jamais vers le ciel.

C'est bien sérieux ce que je vous dis là ! Mais c'est l'exacte vérité.

Bon courage, mon enfant ! Soignez bien votre pauvre ma-

lade, aimez votre mari, priez pour votre frère, et vous verrez qu'après vous avoir éprouvé, le bon Dieu vous bénira.

Le prêtre reprit le chemin du presbytère, et Eugénie revint près du lit de sa mère qui ne tarda pas à s'éveiller.

La pauvre femme, vieillie de vingt ans, ne reconnut pas sa fille ; il fallut l'habiller comme un enfant.

Lorsqu'on lui eût fait sa toilette, on la mit sur un fauteuil, mais elle ne voulut pas y rester, et la matinée se passa, pour Eugénie, à courir après la malade qui n'avait qu'un objectif : s'échapper de la maison.

Lorsque sa fille lui demandait où elle voulait aller, elle écoutait d'abord sans comprendre, puis elle faisait un effort pour articuler une réponse, mais il ne sortait de sa bouche qu'un son rauque, vide de sens, et deux filets de salive qui tombaient sur son tablier.

C'était bien triste, mais notre pauvre nature humaine se fait à tout ; Eugénie l'avait dit : elle préférait avoir sa mère privée de raison que de ne pas l'avoir du tout ; aussi les jours se succédaient, on finit chez les Voltin par s'habituer à cet affreux malheur.

La mère Charlot, qu'on ne laissait jamais seule, passait sa vie à parcourir la maison et le jardin, cherchant un être imaginaire qu'elle ne trouvait pas.

Voltin était sans nouvelle de son beau-frère ; il ne savait qu'une chose, à savoir qu'on n'avait pas pu retrouver ses traces et que toutes les recherches de la police étaient restées sans résultat.

III

Floréal avait tenu promesse à Voltin ; il avait quitté Montceau pour Montchaunin, et sans faire naître le moindre soupçon était arrivé à Paris où Duvoix l'avait rejoint.

Duvoix n'avait pas quitté sans regret la campagne engagée à Montceau-les-Mines, non pas qu'il comptât sur un grand succès près de cette population laborieuse qui, depuis qu'elle était travaillée par l'Internationale, n'avait jamais fait grève, était restée sourde à toutes les sollicitations de l'anarchie et ne lui avait en somme donné qu'une trentaine de recrues.

Mais il aimait l'audace des jeunes gens qu'il avait affiliés à son affaire, et il ne lui déplaisait pas de débiter des discours chez Trapier devant un auditoire toujours prêt à l'applaudir, d'entendre de temps à autre éclater les cartouches, s'effondrer les maisons des ignobles bourgeois.

Les circonstances ayant obligé les deux mineurs à quitter momentanément du moins, le théâtre de la lutte, le calme se rétablit dans l'immense cité ouvrière.

Le groupe de l'étang continuait à fumer, à se baigner, à causer à voix basse, et surtout à ne rien faire. L'argent arrivait régulièrement.

Lorsque les deux chefs furent partis, Chassain, qui était une des fortes têtes de la bande, en prit la direction et déclara un beau matin que c'était un crime que de laisser aussi tranquillement les capitalistes exploiter les mercenaires.

Il fit un plan de campagne et décida qu'on le mettrait immédiatement à exécution.

Il fut préalablement résolu que ce plan serait soumis à Duvoix et Floréal. Sur les fonds de l'association, Chassain partit pour Paris.

Il revint au bout de sept ou huit jours assez découragé.

On avait répondu à ses propositions par des fins de non recevoir ; l'argent commençait à manquer et la dynamite aussi ; cependant, on laissait le groupe anarchiste de Montceau libre d'entreprendre tout ce qui lui conviendrait.

Chassain, près de ses camarades, accusa ouvertement les chefs de les lâcher, et déclara qu'il était autorisé à prendre la direction du groupe et de continuer la campagne.

Dans une des premières réunions qui suivit, le nouveau chef de bande, qui roulait dans sa tête de vastes projets, ne proposa rien moins que de s'emparer du casernement occupé par le bataillon, de faire main-basse sur les armes et de tenter enfin un grand coup.

La masse des ouvriers, les voyants les plus forts, viendrait certainement à eux.

Le difficile était de mettre à exécution la première partie du programme.

Les circonstances ne servaient pas les socialistes.

Un soir, ils avaient imaginé de disperser autour de Montceau toutes les compagnies du bataillon en annonçant des incendies à l'extinction desquels la troupe serait certainement envoyée. Trois compagnies furent en effet successivement mises en route ; mais au moment où la quatrième allait partir dans une autre direction, la première revint annonçant que le commandant d'armes avait été victime d'un monstrueux mensonge et qu'il n'y avait pas eu le moindre incendie à l'endroit indiqué.

Le coup était manqué.

Sur ces entrefaites, la garnison fut encore changée et les ordres les plus sévères, procurèrent à Montceau six mois de tranquillité. Pendant cette période, les socialistes rongeaient leur frein, et recevaient en secret des détails sur les hauts faits de leurs compagnons de Lyon.

Plusieurs attentats avaient été commis dans cette ville, et la police, assez heureuse pour arrêter quelques coupables, les avait déferés aux tribunaux.

La cour d'assises de Riom les condamna à des peines ridicules, qu'une faiblesse inexplicable réduisit presque à néant. Le Président de la République atténua les peines ou gracia complètement les condamnés.

Pour comble de folie, le gouvernement décida que la garnison de Montceau-les-Mines serait supprimée, et moins d'un an après l'attentat qui avait failli coûter la vie à un des ingénieurs de la mine, M. Waleski, les troupes, remplacées par une compagnie de gendarmerie, rejoignaient leur portion centrale.

Dire la joie des socialistes est impossible ; ils la dissimulèrent si peu que la population fut plongée dans la consternation.

Cette terreur fut bientôt accrue par de nouveaux attentats.

Une poudrière fut prise d'assaut : les brigands firent main-basse sur la dynamite, et soixantes cartouches, placées près de la demeure d'un autre ingénieur renouvelèrent le crime horrible commis chez Waleski l'été précédent.

Il y avait là aussi un pauvre enfant dans son berceau, il fut presque écrasé par les décombres ; la guerre était déclarée, les hostilités reprises ; elles se continuaient avec une férocité que l'impunité rendait plus audacieuse.

Ce n'était plus à Montceau cependant que les socialistes opéraient, ils battaient les environs : Sanvigne, Magny, Ciry-le-Noble, ici dynamitant les maisons, là renversant les croix, sacageant les chapelles.

La haine de Dieu s'alliait à la haine de la société.

Cela durait depuis trois mois, et les mineurs, dans l'effroi, commençaient à se plaindre du peu de protection qui leur était accordée par le gouvernement.

Les Voltin étaient dans des transes continuelles ; les pauvres gens, ignorant absolument ce qu'était devenu Floréal, s'attendaient tous les jours à le voir paraître.

Leur vie n'était plus tenable ; le surveillant avait depuis quelques semaines reçu maints billets anonymes le menaçant de mort. Il s'était bien gardé d'en faire part à sa femme ; mais depuis que les attentats s'étaient renouvelés, il avait fait monter tous les lits au premier étage.

Vignaud, depuis la mort de sa femme, avait pris de telles habitudes d'ivrognerie que sa belle-mère et sa fille s'étaient séparées de lui. Il avait quitté le quartier et logeait le plus souvent chez Trapier.

Parmi les socialistes qui s'y réunissaient habituellement, Mireux était un de ceux dont les habitudes de sobriété juraient avec celles des autres compagnons ; il observait beaucoup, parlait peu et semblait pensif.

Souvent encore, il lui arrivait de trembler de tous ses membres à la pensée du danger qu'il avait couru la nuit où Floréal s'était trouvé aux prises avec le terrible chien de Voltin.

Il avait parfois des remords et parfois des envies folles de se venger de ceux qui l'avaient entraîné dans la bande socialiste.

Un travail lent se faisait dans son esprit, et les projets les moins loyaux germaient dans sa tête.

D'autres fois, il était un des plus ardents à demander la lutte à outrance et à tonner contre l'absence des chefs, de ceux qui l'avaient exposé déjà à tomber entre les griffes de la justice et qui s'esquivaient toujours au moment du danger.

Il était surtout acharné contre Frampon, sous les ordres duquel il avait travaillé dans la fosse et il l'accablait de menaces anonymes.

Un matin de novembre, Frampon, sortant de chez lui pour se rendre au puits, rencontra Voltin, de service aussi ce jour-là.

Il avait gelé, et le ciel, tout étoilé, n'avait pas un nuage ; la lune brillait, éclairant la route comme s'il eût fait jour.

—Dis donc, Voltin ! cria-t-il au surveillant, qui le précédait de quelques pas.

Voltin se retourna, reconnut son ancien logeur, et attendit.

—Tu n'as rien reçu, toi ?

—Reçu quoi ?

—Des menaces, parbleu.

—Si, et toi ?

—Moi aussi ; il paraît qu'ils veulent me faire sauter encore une fois.

—On m'a menacé déjà vingt fois et je n'ai encore rien vu.

—Ça finira mal !

—Écoute, le métier n'était pas gai quand nous poussions les berlines au fond, mais, ma foi, on pouvait dormir sur les deux oreilles ; tandis que maintenant, toutes les fois qu'on se couche, on se demande si on se relèvera le lendemain.

—Et ce qu'il y a de pire, c'est que c'est pas nos hommes qui se révoltent ; ils savent bien, après tout, qu'il faut que le service se fasse ; c'est ce tas de vauriens qui cause tout le mal et qui voudrait faire arrêter le travail.

—Ils voudraient nous fourrer dans la misère, quoi !

Ils approchaient de la fosse ; ils se quittèrent pour aller chacun à leurs affaires.

Les mineurs se précipitaient à la lampisterie, et la descente commença.

—Cré non ? qu'il fait froid ce matin, dit Vignaud, un de ses camarades qui passait près de lui.

—Tiens ! c'est toi, Vignaud ; on disait que tu n'en voulais plus, de la rivelaïne.

—Qui est-ce qui disait ça ?

—Un peu tout le monde ; il y en a même qui prétendaient que tu t'étais fourré de la bande à la canaille.

—Ils sont rudement bêtes, ceux-là ! Est-ce que tu te figures que j'ai envie, un jour ou l'autre, de me faire empoigner par les tricornes ?

—Je n'en sais rien, moi ! Je te répète ce que j'ai entendu dire.

—Tais-toi ! Voilà le singe !

—Où donc ?

—Te retourne pas, y verrait qu'on parle de lui.

—Et qu'est-ce que ça me fiche !

M. Middleston, en effet, arrivait et assistait à la descente.

—Eh bien ! répondit Vignaud, il est bien matinal ! vrai ! faut avoir envie d'embêter son monde, pour venir le houspiller à quatre heures du matin, quand on a le droit de rester tranquillement dans son lit ?

—Il y a peut-être quelque anguille sous roche !

—Peut-être.

Et Vignaud ajouta en lui-même :

—S'il y avait quelque chose, je le saurais bien !

Il s'avança près des cages, y prit place, et au moment où il allait disparaître sous terre, il remarqua que l'ingénieur entrait à la lampisterie.

M. Middleston interrogea le lampiste, et acquit la certitude qu'il ne manquait personne au travail.

Lorsque la descente fut achevée, il revint près de l'accrochage, et fit signe au mécanicien qu'il voulait descendre.

On ralentit un peu la vitesse, et l'ingénieur, seul dans sa cage, disparut dans les profondeurs de la terre.

Lorsqu'il arriva au foud et que l'ascenseur l'eût déposé sur le bougnou, il chercha des yeux quelqu'un, et apercevant Voltin, il l'appela.

—Tout le monde est au travail ?

—Tout le monde, monsieur.

—Vous n'avez rien remarqué d'extraordinaire ?

—Rien, monsieur.

—Venez avec moi.

Voltin le suivit ; ils s'engagèrent dans une des galeries, et marchèrent longtemps sans échanger un mot.

Ils arrivèrent ainsi à une taille dans laquelle trois hommes travaillaient.

L'ingénieur examina le boisage, et ne fit pas d'observation.

Cependant, comme il allait revenir sur ses pas, il s'aperçut que sa lampe pâlisait un peu.

—Vous avez des soufflards dans votre taille, dit-il aux ouvriers.

—Ça ne manque pas ! Il en vient bien assez de mauvais air depuis hier, mais ça n'avait pas encore été aussi fort que ce matin.

—Il n'y a pas de danger, répondit M. Middleston ; avec vos lampes et l'aération, vous ne risquez absolument rien.

—Oh ! ça ne nous fait pas peur, mais c'est seulement un instant de malaise ; au moment où c'est le plus fort, on dirait qu'on est gris... Tenez..., en vient-il à c'te heure ?

Il s'échappait en effet une grande quantité de grisou ; les lampes devenaient de plus en plus ternes.

—Laissez la taille, dit M. Middleston ; allez un peu prendre l'air au bout du chantier ; vous vous y remettrez tout à l'heure.

—Ça n'en vaut pas la peine.

Cependant, le grisou se jégageant par les fissures de la houille avec une intensité de plus en plus grande, l'ingénieur jugea prudent de faire suspendre le travail.

Les mineurs lui obéirent à regret, et s'éloignèrent à pas lent.

Il resta le dernier ; la tête lui tournait, et il lui semblait qu'il allait perdre connaissance ; lorsque les travailleurs se furent éloignés, il revint lui-même sur ses pas.

Dans le puits Sainte-Marie, de nombreuses apparitions de grisou avaient eu lieu, mais grâce au système d'éclairage et à l'aération, il y avait plus de douze ans qu'on n'avait pas eu d'accidents à déplorer.

Aux puits Sainte-Eugénie, Magny et Montmaillot, les mêmes résultats satisfaisants avaient été obtenus.

M. Middleston donna les ordres de prudence que comportait la situation, et se fit remonter au jour, pour aller visiter une autre fosse.

A la recette du jour, il reconnut Frampon et lui adressa la parole.

—Il paraît que vous avez reçu des menaces ?

—Oui, m'sieur !

—C'est le commissaire de police qui m'a raconté ça.

—Dame, vous comprenez, je l'ai prévenu.

—Vous avez bien fait. Il ne faut pas vous en inquiéter.

—Oh ! je n'ai pas peur.

—Et vous avez raison ; allons, bon courage.

Aux autres fosses, la tranquillité était la même, et personne ne manquait à l'appel.

L'ingénieur en chef rentra dans son cabinet à onze heures du matin ; il courait les puits depuis près de sept heures, il était fatigué ; mais, homme de volonté et d'énergie, avant d'aller déjeuner il ouvrit son tiroir, en sortit une lettre qu'il relut ; et prit une feuille de papier pour y répondre.

La lettre qu'il avait reçue était de l'officier de gendarmerie et ainsi conçue ;

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous informer que je viens d'être avisé par M. le commissaire de police de Montceau, qu'une tentati-

ve d'explosion doit avoir lieu demain soir aux Alouettes contre le marqueur Frampon ; je vous prie de prendre les mesures que vous croirez convenables dans la circonstance.

— "Recevez, etc."

M. Midleston répondit :

— "Monsieur,

— "Au reçu de votre lettre d'hier, j'ai visité toutes les fosses du bassin de Montceau, et je me suis rendu compte, par moi-même, que tous nos ouvriers étaient à leur poste, dans la plus parfaite tranquillité ; l'attentat, s'il doit avoir lieu, comme vous l'affirmez, sera l'œuvre de la bande qui, depuis deux ans, trouble le pays.

— "Frampon a été prévenu par lettre anonyme ; il ignore, je crois, que ce soit pour ce soir ; prenez vis-à-vis de lui toutes les mesures que vous croirez utiles, et recevez, etc."

Lorsqu'il eut achevé sa lettre, l'ingénieur en chef entra dans le cabinet de M. Dubut, le mit au courant de ce qui se passait, lui rendit compte de sa visite du matin, et, son devoir accompli jusqu'au bout, rentra chez lui pour manger le déjeuner qui l'attendait depuis dix heures. Il était midi.

Un grand conciliabule se tenait à ce moment à la gendarmerie, dans le cabinet de l'officier.

Le commissaire de police y redisait les communications qui lui avaient été faites au sujet de la tentative projetée pour le soir même.

— "Croyez-vous cela sérieux ? demandait l'officier.

— "Je ne sais que penser ; j'en perds la tête ; voici un an que je n'ai pas eu une bonne nuit.

— "En somme, comment cela s'est-il passé ?

— "Comme je vous l'ai déjà dit : hier au soir, un jeune garçon nommé Mireux est venu chez moi à la nuit ; il avait l'air très exalté. Il a demandé à me parler en particulier, et m'a dit à brûle-pour point : "Combien me donnerez-vous si je vous fais mettre la main sur les socialistes ?"

La demande était extraordinaire, j'ai répondu à tout hasard qu'on lui donnerait de deux à trois mille francs.

— "Ça me va, a-t-il ajouté ; eh bien ! vous n'avez qu'à poster vos hommes ce soir chez Frampon aux Alouettes, et s'ils n'en voient pas de fortes, je veux vous donner l'argent que vous me promettez.

— "Comment vous appelez-vous ?

— "Mireux.

— "Vous demeurez ?

— "Aux Oiseaux.

— "Chez qui ?

— "Trapier, l'aubergiste.

— "Et vous dites que ce soir ? . . .

— "J'en ai assez dit ; faites comme vous voudrez, mais n'oubliez pas votre promesse.

Il s'est retiré alors, et j'ai fait prendre des renseignements pour savoir si Trapier logeait réellement un nommé Mireux ; j'ai acquis la certitude que je n'avais pas été joué, et voilà !

Tout cela est bien invraisemblable, dit l'officier, mais enfin deux précautions valent mieux qu'une ; j'irai passer ma soirée avec deux de mes hommes chez Frampon, et nous verrons de quoi il retourne.

Les renseignements fournis par le commissaire étaient absolument exacts.

Mireux, à la suite d'une discussion des plus vives avec Floreal, qui depuis la veille était de retour à Montceau, avait un peu perdu la tête, et s'était fait le dénonciateur de ses camarades.

La soirée chez Trapier avait été très orageuse ; Floreal et Duvoix, arrivés dans la journée, avaient convoqué tous les membres de leur bande.

Mireux avait demandé la parole et s'était élevé avec une violence extrême contre la lâcheté des chefs qui, après avoir poussés les compagnons, trouvaient toujours moyen de se tirer d'affaire.

Il protesta énergiquement contre l'abandon dont la société de Montceau avait été l'objet depuis plus d'un an et déclara

que, pour son compte, il en avait assez de servir d'instrument inconscient à des camarades qui, ayant de l'égalité plein la bouche, agissaient, à l'égard des compagnons, absolument comme des messieurs, des aristocrates, des bourgeois, des patrons, etc, etc.

Sa tirade produisit l'effet attendu ; Duvoix et Floreal expliquèrent que, pour les besoins de la cause, ils avaient dû s'éloigner momentanément de Montceau, mais qu'ils y venaient pour mener sérieusement la campagne pendant l'hiver et profiter des atouts que le départ de la troupe leur mettait dans la main.

Nous ne voulons en rien, comme le dit Mireux, contrecarrer vos projets ; nous désirons, au contraire, les seconder et les diriger de telle façon que nous obtenions enfin le résultat si désiré. Vous avez projeté de vous débarrasser demain soir d'un marqueur nommé Frampon, nous vous laissons toute votre liberté d'action et nous approuvons complètement votre résolution.

Ainsi s'exprima Duvoix.

— "Ils approuvent, cria Mireux, mais ils ne s'exposent pas !

Un formidable haro couvrit la voix du jeune socialiste et peu s'en fallut qu'on ne le mit à la porte. Lorsque le calme se fut rétabli, Mireux continua :

— "Puisqu'ils n'osent pas marcher avec nous, laissons-les, et ils verront ce que nous savons faire. C'est moi qui fis sauter Walski, c'est moi qui ferai sauter Frampon.

— "Tu n'as rien à décider ici, interrompit Chassain ; je me réserve cette besogne et j'ai mes raisons pour cela.

Mireux montra le poing à son camarade et quitta la réunion. Lorsqu'il fut dehors, les projets les plus sinistres lui passèrent par l'esprit ; il eut l'idée d'aller prévenir les gendarmes et de les conduire chez Trapier où ils eussent mis la main sur toute la nichée ; mais l'envie de se venger des chefs et de Chassain l'emporta et il crut plus prudent de les faire prendre en flagrant délit. C'est dans ces dispositions qu'il se rendit chez le commissaire de police.

La nuit passa sur la dénonciation et pendant toute la journée du lendemain, pris subitement de remords, il chercha ses camarades pour les dissuader de donner suite, ce jour-là, à leur tentative.

Malheureusement, il ne put mettre la main sur Chassain ; il vit bien quelques compagnons auxquels il confia qu'il croyait que la police se doutait de quelque chose ; mais personne ne savait où se trouvaient Chassain, Trompe-la-Bonne et Chauvier, chargés de mettre la décision de la veille à exécution ; ils étaient probablement allés préparer leur affaire dans les bois, et le plus sûr était de les attendre aux Oiseaux, où ils viendraient certainement avant de se rendre aux Alouettes.

Mireux, très troublé et regrettant vivement l'acte qu'un moment de colère et de jalousie lui avait fait commettre, passa son après-midi chez Trapier.

Le soir vint, mais Chassain ne parut pas.

Floreal et Duvoix se montrèrent un instant dans la salle commune vers les six heures.

Mireux leur confia ses inquiétudes.

— "Il faut absolument les prévenir, répondirent les chefs de bande, et la seule chose à faire est d'aller se poster aux Alouettes et de les obliger à revenir sur leurs pas dès qu'ils paraîtront dans le quartier.

— "C'est juste, répondit Mireux ; il n'y a plus que cela à faire, j'y vais.

Il sortit précipitamment, et d'un pas résolu se dirigea vers le quartier menacé.

Sur le pont du canal il rencontra Vignaud.

— "Où vas-tu ? lui dit celui-ci ; je ne t'engage pas à venir rôder aux Alouettes ; il y a deux gendarmes qui n'ont pas quitté de chez Frampon depuis une heure ; tu sais que tu n'es pas bien coté par la police et il pourrait t'arriver malheur !

— "J'y allais justement.

— "Eh bien, prends garde aux tricornes ; s'ils te pincent, tant pis pour toi !

Sur ces mots ils continuèrent leur route.

Cependant, Mireux un peu troublé par ce que venait de lui dire Vignaud, eut un moment d'hésitation et définitivement revint sur ses pas.

—Après tout, se dit-il, de même que j'ai rencontré Vignaud, qui m'a prevenu, peut-être qu'ils rencontreront quelqu'un pour leur crier gare ! Je ne peux pas non plus me faire mettre la main dessus pour le plaisir de leur éviter le même désagrément.

Cette raison lui parut sans réplique ; il allongea le pas et prit la direction des Oiseaux.

Il s'arrêta devant la mine, réfléchissant que s'il retournait chez Trapier, les camarades ne manqueraient pas de l'accuser de n'avoir pas fait son devoir, il ayisa un bateau chargé de charbon qui flottait à quai sur le canal, et sautant pardessus le bord, fit irruption dans la petite cabine en bois goudronné qui occupait le centre du chaland.

Il faisait noir ; il se heurta à un animal qu'il reconnut pour un âne. La bonne bête, après avoir tiré son bateau toute la journée sur le chemin de halage, prenait un repos bien mérité.

Mireux se cacha dans le trou qui servait d'écurie à l'animal et attendit.

Voici quel était son plan : si Chassain passait par là pour aller aux Alouettes, il le prévindrait ; s'il arrivait quelque chose d'extraordinaire, il surveillerait, de son observatoire, les allées et venues de la mine, et serait toujours à temps d'aller porter les nouvelles chez Trapier.

Mireux n'avait pas soupé ; mais la fièvre de l'inquiétude le nourrissait ; il attendit là de longues heures et finit par s'endormir.

Lorsque Frampon avait quitté son service à une heure de l'après-midi, il avait trouvé chez lui un pli cacheté l'invitant à passer au plus tôt à gendarmerie.

Il n'avait pas pris le temps de manger un morceau et s'était rendu immédiatement chez le brigadier.

—Ah ! vous voilà, Frampon, lui dit le militaire ; c'est le lieutenant qui vous a fait appeler, je vais le prévenir que vous êtes là.

—Savez-vous ce qu'il me veut ?

—Du tout, mais il va vous le dire.

—Je vous suis.

Les deux hommes traversèrent un grand corridor et le brigadier s'arrêta devant une porte à laquelle il frappa.

Sur la réponse qui lui fut faite, il entra et annonça que le marqueur Frampon était là et demandait ce qu'on lui voulait.

—Qu'il entre, répondit l'officier.

Le brigadier s'effaça et laissa passer le mineur.

—C'est vous qui vous appelez Frampon ? demanda l'officier de gendarmerie.

—Oui, m'sieur.

—Qu'est-ce qu'on ma dit, que vous aviez été menacé ?

—Oui, m'sieur.

—On vous a écrit pour vous en prévenir ?

—Oui, m'sieur.

—Et qu'avez-vous fait de la lettre ?

—Oh ! j'en ai reçu plus de vingt ; j'ai jeté ou brûlé les premières, et j'ai gardé les dernières.

—Vous les avez là ?

—Non, elles sont chez nous.

—Peu importe ; pour quel jour vous menaçait-on ?

—Il n'y avait pas de date, m'sieur ; seulement on me disait que j'y passerais.

—Et qu'est-ce que vous pensez de cela ?

—Et que voulez-vous que j'en pense ? J'en pense que c'est une vie de chien, que celle qu'on nous fait mener ici depuis deux ans, et que je voudrais bien que ça finisse.

—Connaissez-vous un nommé Mireux ?

—Oui ; je le connais de l'avoir vu et fait travailler.

—Qu'est-ce que c'est que ce garçon-là ?

—Ah ! ça, je n'en sais rien ! On dit qu'il ne vaut pas grand-chose ; quand il travaillait avec moi dans la fosse, ça n'avait pas l'air d'un méchant garçon.

—Il prétend que c'est ce soir qu'on doit vous attaquer ; c'est du moins ce qu'il a déclaré au commissaire de police.

—Il est plus avancé que moi ; je ne sais absolument rien, si ce n'est qu'on m'a écrit hier qu'on me ferait mon affaire un de ces jours.

—Je vous avoue que je ne crois pas que ces menaces soient sérieuses ; mais comme il faut avant tout que nous veillions à la sûreté des gens, je vous ai fait appeler pour vous prévenir et vous dire que j'irai ce soir avec deux de mes hommes passer la soirée chez vous.

—Je vous en remercie, m'sieur ; je vous tiendrai compagnie ; mais je vais faire partir ma femme et les drôles.

Frampon revint chez lui et communiqua à sa femme ce qu'on venait de lui dire.

Celle-ci jeta des cris d'aigle, et accompagnée de son mari, se rendit immédiatement chez les Voltin avec ses enfants.

—Tu sais bien, ce que je disais ce matin ? dit au surveillant le marqueur lorsqu'il arriva chez lui.

Il paraît que c'est pour ce soir et que la police a été prévenue.

—Eh bien ! tu as de la chance, mon pauvre vieux !

—C'est pour ça que je t'amène la mère et les petits en te priant de me les garder jusqu'à demain.

—Ce n'est pas de refus, répondit Voltin. Tu m'as assez longtemps logé, je peux te recevoir un peu à mon tour.

—Comment va-t-elle ? reprit Frampon en indiquant d'un mouvement de tête la mère Charlot assise dans un coin.

—Toujours la même chose, ses idées ne reviennent pas.

—Ecoute donc, c'était un fameux coup ; vous l'avez échappé belle, ce soir-là, et c'est pour ça que je n'ai pas hésité à te mener ma nichée.

—Tu as bien fait ; veux-tu prendre le crêpe avec nous ?

—Merci ; faut que je retourne là-bas ; les gendarmes doivent venir et je veux m'y trouver pour les recevoir.

—Tâchez donc de m'empoigner tous ces fainéants, ce serait un fameux débarras.

—Ne m'en parle pas, ma femme n'en dort plus.

—C'est comme ici, répondit Voltin d'une voix sombre.

Eugénie, en effet, était depuis quelque temps fatiguée par de continuelles insomnies, non pas qu'elle fût préoccupée par la pensée qu'elle ou les siens pussent être victimes d'un nouvel attentat, mais elle voyait toujours son frère prêt à frapper Voltin : elle le devinait mêlé à la bande des assassins et la perspective de la Cour d'assises, qui avait enlevé la raison à sa mère, l'empêchait de dormir.

Jean au banc des condamnés, c'était son cauchemar !

Lorsque Frampon s'en alla, il était six heures et demie. Ce qu'il avait dit avait jeté un trouble plus grand encore dans l'âme de la jeune femme.

Voltin fumait sa pipe près du feu, la Framponne bavardait comme une pie, mais Eugénie ne l'écoutait pas.

Cette dénonciation qui allait faire prendre les coupables lui tordait le cœur.

Si Jean en était !

A un moment, elle n'y tint plus, et repoussant brusquement son ouvrage, elle se leva, prit un lainage qu'elle se jeta sur les épaules et sortit. Comme elle n'avait pas dit un mot, Voltin crut qu'elle allait dans le jardin ou chez une voisine et ne fit pas d'observation.

Lorsqu'elle eut refermé la barrière du jardin, elle prit, toujours courant, la direction des Oiseaux.

Quelque chose lui disait que son frère était chez Trapier, dans ce bouge où, disait-on, la bande noire préparait ses coups.

C'était un mauvais lieu que ne fréquentaient que les ivrognes et les bandits ; mais la torture morale qu'elle éprouvait était plus forte que toutes ces considérations ; elle voulait à tout prix savoir si ses pressentiments étaient justifiés.

La nuit était sombre et la route peu fréquentée ; cependant, elle reconnut Vignaud qu'elle dépassa bien avant d'arriver à l'auberge ; le mineur n'y prit pas garde. Eugénie marchait très vite ; en arrivant près de l'auberge, le cœur fut sur le point de lui manquer, elle ne savait plus comment se tirer d'affaire.

Cependant ses terroirs devinrent les plus fortes, elle leva le loquet de la porte vitrée derrière laquelle pendait un épais rideau et entra toute confuse, on se cachant la figure dans son mouchoir.

La femme de Trapier écosait des haricots à son comptoir ; la salle était chaude, pleine de buée et de fumée de tabac ; il s'échappait de la cuisine une odeur de lapin sauté qui, se mêlant à l'acre senteur de la pipe et de l'alcool, prenait à la tête. Au fond de la salle, il y avait des hommes attablés ; ils causaient fort et ne firent pas la moindre attention à la nouvelle venue.

La femme Trapier dévisageait Eugénie sans pouvoir lui appliquer un nom. Il faut dire que c'était probablement la première fois qu'elle la voyait.

—Bonsoir, madame, balbutia la jeune femme.

—Bonsoir, ma belle.

—Avez-vous ce soir le monsieur de Paris... qui était ici l'année dernière ?...

—Pourquoi que vous me demandez ça !... Je ne sais pas ce que vous voulez dire ?

L'aubergiste était au moins aussi troublée que la sœur de Floréal ; cette brusque question lui avait donné un mauvais coup.

—Si elle était de la police ! pensa-t-elle.

Eugénie comprit immédiatement ce qui se passait dans l'esprit de cette femme, aussi elle ajouta vivement :

—Ne craignez rien et répondez-moi franchement : c'est pour son bien que je vous pose ces questions.

—Mais, ma p'tite, je n'en sais rien, moi ; j'ai toujours du monde ici ; comment que vous le nommez ?

Eugénie hésita...

—Monsieur Jean ! répondit-elle.

Il y avait un tel accent de franchise dans cette réponse que l'aubergiste répondit sans hésiter :

—Je vais voir s'il est de l'autre côté.

—Merci, et dites-lui que je l'attends sur la route... par en haut...

Elle sortit précipitamment.

La femme Trapier posa son plat de haricots, se leva lentement et entra dans la pièce voisine.

Floréal buvait de l'absinthe avec Duvoix et deux ou trois compagnons. Elle lui fit signe de la tête pour lui faire comprendre qu'elle avait quelque chose à lui dire.

Floréal quitta son banc et s'approcha.

La femme Trapier se pencha à son oreille et lui dit tout bas :

—Il y a là quelqu'un qui vous attend sur le chemin.

—Vous vous trompez, répondit très sérieusement Floréal ; ici, je ne connais personne...

Puis une pensée lui traversa subitement l'esprit ; il devint très pâle, et, ouvrant brusquement la porte, se précipita sur la route.

Il se heurta à Vignaud qui entra, et, sans y prendre garde, continua toujours courant.

—Je parierais que c'est Nini, disait-il en cherchant dans l'obscurité ; comment sait-elle que je suis arrivé ?... Ah ! La voici.

En effet, la jeune femme, reconnaissant son frère, s'était avancée vers lui.

Il l'embrassa, tandis que, toute tremblante, elle n'avait pas encore pu trouver une parole.

—Que me veux-tu ?

—Je veux que tu te sauves.

—Pourquoi ?

—... Parce que... Parce qu'on cherche après toi. Elle avait été sur le point de dire la vérité ; mais elle s'était arrêtée, voulant bien sauver Floréal, mais ne pouvant pas prendre la responsabilité de faire prévenir les autres.

—On me cherche ?

—Oui.

—Tu en es sûre ?

—Est-ce que je serais là sans cela !

—Et la mère ?

—Toujours sans parole !... Au fait, tu ne sais pas le malheur...

—Si, si, je sais... J'ai tout appris... J'aurais tant voulu la voir ! Je comptais bien aller frapper cette nuit ou l'autre à votre porte... Et Voltin ?

—Il ne me sait pas ici ; il ne pouvait pas supposer que tu viendrais te faire prendre à Montceau ; il serait venu sans cela te dire comme moi qu'il faut que tu te sauves... Il n'est pas méchant, tu le sais bien !...

—Alors, comment as-tu su ?

—Ça ne te regarde pas, j'ai compris que tu étais là et je suis venue te prévenir.

—Mais je ne peux pas fuir ! mon devoir...

—Ton devoir ! Ne parle jamais de cela, mon pauvre Jean ; ton devoir serait d'être près de ta mère malade...

—Tu me fais l'effet d'être venue ici pour me donner une leçon ; ce n'était pas la peine de te déranger...

—Jean ! je t'en supplie ! Tu es toujours le même, tu ne veux pas admettre une observation...

—Non, de personne, et de toi moins que de tout autre.

—Oh ! malheureux ! que ceux qui t'ont tourné la tête sont donc coupables ! Ecoute... je sais, je suis certaine, je ne peux pas te dire comment, que tu seras arrêté cette nuit !

—On m'a raconté cela cent fois, et je suis encore là.

—Mais j'en ai la preuve.

—Et après ?

—Comment, et après ? Tu veux donc aller au bain !

—Tiens, laisse-moi tranquille ; tu es folle à la fin... Dans tous les cas, si je vais au bain, tu ne m'y accompagneras pas ?

—Mais tu n'as donc plus rien dans le cœur ? Tu ne nous aimes donc plus, ni les uns, ni les autres ? Comment ! je viens te prévenir que tu cours un danger, et c'est ainsi que tu me reçois ! tu réponds à mon attention par des brutalités ! Oh ! oh !... je... j'aurais... jamais... cru... cela de toi !

La pauvre petite se mit à pleurer ; puis passant ses bras autour du cou de son frère, elle lui parla bas, lui dit des mots à fendre l'âme, lui nomma sa mère, son petit frère, son père mort... le supplia.

—Si ce n'est pas pour toi, que ce soit au moins pour nous tous, lui dit-elle enfin ; sauve-toi ! Je t'en conjure, va-t-en !

Floréal, pour se débarrasser, finit par promettre qu'il allait partir.

—Eh bien ! viens avec moi ; il y a un train tout à l'heure, je veux te voir monter en wagon.

Lui se récria, et dit qu'il fallait qu'il prévienne son ami Duvoix.

—Prévien-le, et venez tous les deux ! Va, va, le chercher ; je vous attends ici...

Le socialiste rentra chez Trapier et pria Duvoix de le suivre.

Celui-ci se leva, et regardant fixement son camarade :

—Qu'as-tu ? Tu es diablement pâle !

—Ecoute, nous n'avons pas de temps à perdre, je vais t'ap-prendre du nouveau.

—Qu'est-ce que c'est ?

—Ma sœur et là, dehors !...

—Tu as une sœur, ici, toi ? Tu n'en avais jamais parlé...

—Tais-toi, et ne m'interroge pas... Donc ma sœur est là... elle est venue me prévenir que j'allais être arrêté. Comment le sait-elle ? Je l'ignore, et pas moyen de le lui faire dire ; si l'on m'arrête, tu seras sans doute aussi de la partie ; elle a bien voulu que je te prévienne, mais à la condition que nous fairions... Je refuse de filer, tu conçois, mais pour me débarrasser d'elle, j'ai tout promis.

—Et pourquoi refuses-tu, imbécile ?

—Mais !... et les autres ?

—Les autres ! et je m'en moque un peu des autres ! D'ailleurs nous sommes la fête, et pour que le corps puisse vivre, il faut que la tête soit intacte. Viens !

Floréal était démonté; il y avait dans son erreur politique une certaine loyauté et il ne pouvait admettre qu'on laissât écharper des compagnons, et qu'on prit ainsi le large au moment du danger.

Duvoix, lui, n'était pas de cet avis; il avait maintes fois ri des scrupules de son camarade, il eût recommencé, si la gravité des circonstances ne lui en eût pas ôté l'envie.

—Voyons, Floréal, ajouta-t-il, pas de bêtises! Est-ce sérieux, ce que tu me dis là!

—Très sérieux!

—Eh bien, je monte prendre l'argent et nous partons.

Il grimpa à l'étage supérieur, redescendit presque aussitôt et sortit avec Jean.

Eugénie les attendait et commençait à perdre patience.

Dès qu'ils parurent, elle s'avança vers eux, et ne prononça qu'un mot:

—Allons à la gare!

Ils s'éloignèrent tous trois, longeant les maisons.

Le chemin de fer n'était pas loin.

Lorsqu'ils arrivèrent au passage à niveau, et qu'ils eurent franchi la voie, Eugénie les arrêta.

—Laissez-moi voir s'il y a quelqu'un dans la salle...

Quand elle revint vers eux, le découragement se lisait dans toute son attitude.

—Il y a deux gendarmes!

Duvoix lança un formidable blasphème. Eugénie en fut bouleversée, mais se remettant aussitôt:

—Puisqu'il n'y a pas moyen par le chemin de fer, passez par les bords du canal, ou par la route... mais fuyez!

—Vous n'avez pas besoin d'insister, répondit Duvoix, je vous jure que vous pouvez vous en rapporter à moi, et s'il ne veut pas marcher, je le porterai plutôt que de le laisser en route.

—Oh! merci... Tenez, je ne vous connais pas, mais si vous me sauvez mon frère, je prierai tous les jours pour vous!..

—Vous priez, vous!.. vous avez bien de la chance!.. Allons, en route! venez avec nous jusqu'au canal; il y a cette rue toute éclairée à traverser, et en nous voyant avec une femme, on n'aura pas de soupçons.

La généreuse enfant, sans songer qu'elle pouvait être compromise, les accompagna.

Lorsqu'ils furent arrivés de l'autre côté du pont, ou plutôt de la passerelle étroite, qui conduisait juste en face de l'entrée de la mine, ils s'arrêtèrent.

—Je vous quitte là, dit Eugénie; allons, Jean, promets-moi de ne plus revenir ici dans de semblables conditions; tu sais ce que je t'ai dit!

—Je vous le promets, répondit Duvoix!

—Adieu!

—Adieu! tiens, laisse-moi t'embrasser; tu ne le mérites guère, mais c'est plus fort que moi.

Le frère et la sœur s'embrassèrent, Eugénie se reprit à pleurer, et s'éloigna en essayant ses larmes.

Elle vit de loin les deux hommes qui fuyaient, et, le cœur soulagé, regagna Bel-Air.

Lorsqu'elle rentra dans la salle, Voltin fumait toujours; la Framponne racontait encore des histoires, sa mère dormait dans son fauteuil, et le petit frère amusait les enfants de Frampon.

—Et où êtes-vous allée comme ça? demanda la Framponne; voilà bien une heure et demie que vous êtes partie!

—J'avais des commissions à faire en ville, et je me suis un peu attardée à causer.

Voltin vit à la physionomie de sa femme qu'elle ne disait pas la vérité; il avait été mécontent de cette sortie nocturne, et comme il voulait en avoir le cœur net, il donna le signal du coucher.

—Allons! à la paille, les mioches! dit-il en se levant. Nini! va leur faire voir où tu vas les mettre... C'est en haut, n'est-ce pas?

—Oui! en haut, à côté de nous, mais d'abord je vais monter coucher la mère.

—C'est juste!

Voltin s'assit de nouveau, et ralluma une pipe.

La Framponne commença une nouvelle histoire, pendant qu'Eugénie prenait sa mère sous le bras, et l'aidait à monter à l'étage supérieur.

Elle appela les autres, lorsqu'elle eut couché la pauvre idiote; la Framponne et sa nichée se jetèrent sans se déshabiller sur le lit qu'on leur indiqua; le petit était aussi monté, de sorte que Voltin et sa femme se trouvèrent seuls en bas.

La jeune femme ferma la porte de l'escalier, pensant bien que son mari allait la questionner.

Voltin remarqua cette précaution, et le brave garçon comprit qu'Eugénie ne lui donnerait pas la peine de l'interroger. En effet, elle vint s'asseoir près de lui:

—Tu vas me demander où je suis allée! dit-elle.

—Oui.

—Je vais te le dire... Quand les Frampon sont arrivées ce soir, j'ai eu des bourdonnements dans les oreilles, il m'a semblé qu'un malheur nous menaçait!.. J'ai cherché, et j'ai trouvé la cause de mon inquiétude... Jean devait être de retour ici, il allait se faire prendre!

—Alors, tu comprends, j'ai vu les gendarmes, la prison, le bagne, nous autres déshonorés; j'ai pris mon courage à deux mains et je suis allée le chercher!.. Oh! j'avais bien peur, va! mais outre que je pensais à le sauver, je pensais aussi à toi, à ton avenir brisé; il y aurait eu aussi de bonnes langues pour faire courir le bruit que tu étais de la bande... Jo suis partie.

—Et tu l'as trouvé?

—Oui.

—Où ça?

—Chez Trapier!

—Tu es allée chez Trapier!

—Ça ne valait-il pas mieux que d'aller en prison?

—Et alors?

—Alors je lui ai parlé; il a fait des difficultés, et il s'est décidé à partir.

—Il a lâché les autres, alors?

—Non.

—Comment? s'écria Voltin, en sautant sur sa chaise, il les a prévenus! mais ma pauvre femme, tu...

—Attends donc! Il n'a prévenu personne qu'un ami à lui, et ils sont partis ensemble.

—Tu en es sûre?

—Certaine!

—Brave cœur, va!

—Alors tu ne me grondes pas?

—Pourquoi veux-tu que je te gronde? d'avoir sauvé la vie à ton frère? Je sais bien qu'un jour ou l'autre... Tiens, il vaudrait mieux pour lui qu'il fût mort que d'avoir...

—Tais-toi, Guillaume, tais-toi! Il est bien coupable, mais c'est mon frère!

—Tu comprends bien que ça ne pourra pas durer; c'est reculer pour mieux sauter; et alors, crois-tu qu'il ne vaudrait pas mieux qu'il?...

—Ah! si! si! mais ne parlons pas de ça, va! Il est parti pour cette fois encore, et il faut en remercier Dieu...

—Il était ici depuis longtemps?

—Depuis hier, je crois.

—Et il n'avait pas seulement pensé à sa mère?

—Si, il m'a dit qu'il voulait venir cette nuit?

—Ils ont pris le train?

—Impossible, il y avait des gendarmes à la gare, ils ont suivi le canal. Ils seront dans la nuit à Ciry-le-Noble et demain matin...

—Le canal! C'est par là que je suis arrivé, et je ne me doutais pas alors que Montceau deviendrait un nid de brigands!

—Il y avait eu des troubles, pourtant; on m'a dit que l'année d'avant, les chasseurs à cheval de Dijon et un régiment étaient venus passer plusieurs jours ici.

—Oui, je sais ; mais ça n'avait pas duré. Il y en avait bien eu aussi à La Grand'Combe, et on pensait que ce serait l'affaire d'un moment !... Il se fait tard, allons nous coucher, Nini ; demain faut que je sois sur pied à trois heures et demie.

Volain couvrit le feu, éteignit la lampe à pétrole qui brûlait sur la table, et tous les deux, après s'être assurés que les portes étaient bien fermées, montèrent rejoindre les dormeurs.

Pendant ce temps, Duvoix et Floréal, après s'être arrêtés un instant sous les grands arbres du jardin de M. Middleston qui borde le chemin de halage, avaient pris la direction de Ciry-le-Noble.

Ils n'étaient pas allés bien loin.

Ils venaient de dépasser la maisonnette construite à l'entrée du chemin qui conduit au tir à la cible, lorsqu'ils aperçurent le premier pont jeté sur le canal.

A l'entrée, deux hommes enveloppés dans de longs manteaux semblaient monter la garde.

Les socialistes s'arrêtèrent.

—Des gendarmes ! dit tout bas Floréal.

—Eh bien ! elle avait rudement raison, ta sœur, de t'engager à filer ; toutes les routes sont gardées ! Passons à travers champs.

—A travers champs ! ça nous conduira je ne sais où ! Revenons sur nos pas, de l'autre côté de Montceau il y a des bois ; nous pourrions plus facilement nous éloigner.

Ils rebroussèrent chemin en longeant les haies, en se cachant sous les arbres ; ils perdirent ainsi un temps précieux.

Il était dix heures quand ils repassèrent devant la mine. Le quai était absolument désert.

—J'ai entendu remuer dans ce bateau, dit tout bas Duvoix, en désignant un chaland attaché au quai.

—C'est le marinier sans doute.

Mireux venait de s'éveiller. Il se dressa hors de la cabine, observa les deux hommes et laissa échapper cette exclamation :

—Ce sont eux !

—Tu vois ! reprit Duvoix. Allongeons !

Ils se mirent à marcher plus vite ; Mireux, convaincu qu'il avait affaire à Chassain, sauta sur la berge et voulut courir après eux, mais ils venaient de tourner au coin du mur qui séparait la route des chantiers de charbon en destination du Creusot, et il les perdit de vue.

Floréal et Duvoix, persuadés qu'on les poursuivait, se faulfilèrent en courant au milieu des wagons ; ils arrivèrent ainsi au triage, traversèrent les chantiers de la fabrique de briquettes, suivirent la petite voie ferrée de l'exploitation et ne s'arrêtèrent qu'en pleine campagne.

Ils n'avaient pas eu le temps d'échanger un mot.

Ils s'adossèrent à un fossé pour reprendre haleine.

Le ciel s'était couvert de gros nuages, une pluie battante se mit à tomber.

Derrière eux, à cent mètres environ, se dressait le beffroi d'un puits ; sa masse noire se détachait malgré l'obscurité sur les tons sombres du ciel.

—Qu'est-ce que c'est que cette bâtisse ?

—C'est une fosse quelconque.

—Il faut s'y mettre à l'abri.

—Quelle heure est-il ?

—Pourquoi ?

—Parce que s'il n'est pas dix heures, les ouvriers y sont encore.

—Il y a longtemps que dix heures sont passées.

—Allons, alors.

Ils traversèrent les terrains vagues qui les séparaient du puits, et prenant par le terri, ils arrivèrent sur les constructions de la fosse.

Ils étaient au puits Saint-Pierre.

Le vent soufflait par rafales et s'engouffrait avec des plaintes de mourant sous les hangars ; secouant les vitres de la salle de la machine à vapeur, faisant siffler les câbles et trembler leurs bobines.

—En voici un sale temps ! murmura Duvoix.

—Il est certain que nous eussions passé une meilleure soirée au coin du feu du père Trapier.

—Je ne suis pas de ton avis, nous serions peut-être déjà entre les mains de la police.

—Laisse donc !

—Ah ! tu es toujours le même, toi !... Qu'est-ce que c'est que ça ?...

—C'est la lumière d'un gardien qui fait sa ronde, parbleu ! Pincés ici, ou pincés là-bas... c'était pas la peine de nous éreinter comme nous l'avons fait !...

Ils reculèrent à pas lents ; la lumière avançait et venait justement de leur côté, et pas moyen de fuir. Ils allaient se trouver aculés contre la porte vitrée de la machine. Duvoix commençait à perdre la tête.

—Ecoute, lui dit tout bas Floréal ; il faut risquer le tout pour le tout... Il n'est pas seul ici, tu conçois ; il y en a d'autres par là qui dorment soit à la lampisterie, soit à la machine, soit à la carrée des marqueurs, par conséquent, nous sommes pris. Il ne nous reste plus qu'un parti à prendre, descendre par là !

Et du doigt Floréal indiquait un trou noir, béant, profond, le puits...

Duvoix sentit la sueur lui perler au front.

—Si on se blotissait dans la cage qui est là hors du trou ?

—Non, il nous y trouveraient ; descendons au contraire, sur celle qui est au fond.

—Mais comment ?

—Tu vas voir !

Floréal enjamba la grille qui entourait l'ouverture de la fosse, posa les pieds sur la poutre qui se trouvait à fleur de terre, et, se maintenant de la main gauche au garde-fou, se pencha tant qu'il put sur l'abîme.

Il saisit du bras droit le câble en chanvre de manille qui descendait des frises du beffroi pour se perdre dans les profondeurs du sol, et, prenant son élan, l'embrassa de ses mains et de ses jambes.

Il se laissa glisser de deux ou trois mètres.

Duvoix hésitait ; ce trou noir lui causait d'insurmontables terreurs ; cependant le surveillant était tellement près de lui qu'il allait infailliblement le découvrir.

—Allons ! lui dit à mi-voix Floréal, courage !

Il franchit les montants de fer, se pencha comme l'avait fait son camarade, et lâchant maladroitement les deux mains, se rua sur le câble.

Le malheureux avait mal calculé son élan ; il saisit à deux mains la natte, y laissa ses ongles, puis, emporté par son propre poids, oscilla une seconde, lâcha tout et roula dans les ténèbres.

Floréal avait tout vu ou plutôt tout deviné.

Il se cramponna fiévreusement au câble, la tête lui tourna, il lui sembla que lui aussi allait tout lâcher ; il ferma les yeux, fit le gros dos, enfouissant la tête dans les épaules comme si les poutres du beffroi eussent dû s'écrouler sur lui ; il ressentit un choc formidable.

Duvoix venait de lui tomber sur l'échine, lui imprimant une secousse qui devait occasionner sa chute si l'instinct de la conservation et la terreur n'eussent triplé la force de ses bras.

Il tint bon, et tandis que la chair de poule se formait sur sa peau et qu'une sueur froide inondait son corps, Duvoix disparut dans l'abîme envoyant aux échos du puits un cri terrible.

La chute dut être épouvantable.

Floréal, qui se sentait mourir, fit un effort surhumain et se laissa glisser.

Soudain il serra les bras et s'arrêta pour prêter l'oreille ; un bruit sourd, lugubre, montait des profondeurs du puits.

Le corps de Duvoix venait de se briser sur les dalles qui recouvraient le bougnou.

—Le malheureux ! dit à mi-voix Floréal, il doit être en morceaux !

Il eut alors comme un cauchemar ; il jeta furtivement un regard vers le fond, et au milieu des épaisses ténèbres qui

l'environnaient, il lui sembla que ses yeux distinguaient une figure grimaçante, celle de Duvoix !

La fièvre de la peur le prit ; l'humidité commençait à se faire sentir, et dans les froides effluves qui passaient sur son corps brûlant, il croyait reconnaître des bras glacés qui l'enlaçaient, des mains de cadavre qui l'empoignaient pour le faire tomber.

Cependant, il descendait toujours, le vent qui augmentait lui semblait un soupir de mourant, les gouttes d'eau qui tombaient des larmes désespérées.

Il fit un effort pour surmonter ces folles terreur qui le tuaient et regarda en haut. En haut, c'était la vie, c'était la terre avec tous ses dangers, mais aussi avec le grand air, les arbres, l'espace.

Il vit un point lumineux qui se balançait au-dessus du gouffre dans lequel il s'était engagé ; on eût dit une étoile scintillant dans les profondeurs d'un ciel sombre.

C'était tout simplement une lampe, celle du gardien qui les avait fait fuir ; il avait entendu le cri de Duvoix et il faisait des recherches.

—S'il y a du monde en bas, pensa soudain Floréal, je suis pris !

Ses angoisses redoublèrent.

Cependant, il s'enfonçait de plus en plus.

Pour en finir, il desserra bras et jambes et franchit près de cinquante mètres avec une telle vitesse que ses bras et ses cuisses en furent brûlés.

Il avait de l'énergie, beaucoup de force ; il ralentit sa descente.

Elle dura vingt minutes au moins.

Lorsqu'il sentit sous ses pieds le sommet de la cage, il se laissa choir sans force, les bras coupés, la poitrine en feu, les cuisses déchirées : il venait de franchir ainsi trois cents mètres !

L'obscurité la plus complète régnait autour de lui, pas d'autre bruit que celui de l'eau qui suintait et tombait goutte à goutte, pas un être vivant dans ces épaisses ténèbres !

Il resta plus d'une heure sans connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, il comprit tout de suite l'horreur de sa situation ; le cadavre de Duvoix devait être par là ; lui vivait, mais il en était arrivé à envier le sort de son camarade.

Quel était le puits dans lequel ils étaient venu se réfugier ? Trouverait-il à la descente de quatre heures du matin un camarade comme Vignaud pour l'aider à remonter au jour ?

Il était perdu, bien mieux perdu que s'il était resté chez Trapier !

Il se prit à maudire sa sœur, à se maudire lui-même ; puis, lorsqu'il eût retrouvé ses forces, il se leva, se cramponna aux tringles de la cage et toucha la terre.

Il se rendit compte qu'il était à l'accrochage du fond, ce que les mineurs appelaient le rond. Ses yeux s'étaient un peu faits à l'obscurité ; il lui sembla qu'il distinguait à gauche une toute petite lueur.

—Il y a quelqu'un, pensa-t-il ; aussi bien je l'aime autant, et je ne me défendrai même pas ! Mais où est ce pauvre Duvoix ? ajouta-t-il.

Il se fouilla et trouva dans ses poches une boîte d'allumettes.

Il s'empressa d'en faire flamber une.

Le phosphore prit feu, mais le bois était humide, il s'éteignit presque aussitôt.

Floréal n'avait eu le temps de rien voir autour de lui.

Il recommença, usa toute sa boîte sans être plus heureux ; il avait été tellement mouillée par l'averse que ce résultat était inévitable. Il rejeta dans l'ombre sa boîte vide et ferma les yeux.

Lorsqu'il les rouvrit, il vit encore à sa gauche la pâle clarté qu'il avait déjà cru remarquer ; il se dirigea de ce côté.

Cependant, il avait par mégarde mis la main à la poche de son gilet, il y sentit une dernière allumette : celle-là n'avait pas été dans la boîte et devait être sèche ; il en fit éclater le phosphore avec son ongle, la lumière jaillit, le petit bois cra-

qua sous les baisers de la flamme, et Floréal, l'éloignant au-dessus de sa tête, aperçut à quelques pas le corps inerte de l'infortuné Duvoix.

Il n'eut pas le temps d'arriver jusqu'à lui, la flamme lui brûlait les doigts, elle s'éteignit. L'obscurité était redevenue profonde ; Floréal, un instant ébloui par son allumette, se retrouvait plongé dans des ténèbres plus épaisses que jamais.

La peur s'empara de son âme, et se sentant seul à mille pieds sous terre, comme dans un sépulchre, près de ce cadavre qui gisait à quelques pas de lui, il fut pris d'une terreur folle ; ses cheveux se dressèrent sur son front, ses dents se mirent à claquer.

La nuit s'illumina de visions fantastiques ; il voulu crier pour se donner du courage, mais le son de sa voix resta dans sa gorge, il ne put pas.

Il lui sembla que le mort remuait là-bas dans l'ombre et voulait se lever pour venir à lui ; ces illusions d'une imagination fébrile n'avaient duré que quelques secondes ; il fit un effort désespéré, tourna sur lui-même et les bras en avant se précipita dans la galerie qui s'ouvrait devant lui.

C'était dans cette direction qu'il avait cru voir de la lumière, aussi courait-il de ce côté comme vers le salut.

Il se retournait par instants, se figurant que Duvoix le poursuivait et allait l'atteindre ; il se meurtrissait les pieds dans les ornières, se frappait le front au bois de la galerie, ne sentant rien, marchant toujours comme un fou.

Il ne s'était pas trompé, une lampe brûlait dans quelque coin, et sa lumière encore incertaine lui permettait de distinguer maintenant les bois de la galerie et entre chaque chandelle les scintillements de la houille.

A un détour, il se trouva devant des écuries dans lesquelles des chevaux mangeaient paisiblement le fourrage qui débordait de leur râtelier.

Dans un coin, sur des bottes de paille, un homme dormait. Floréal s'arrêta.

La vue d'un vivant, qui eût dû l'effrayer, lui rendit au contraire tout son courage ; il eut honte de toutes ces peurs d'enfant qui avaient secoué tout son organisme, et revenant à la réalité en même temps qu'à la lumière, il apprécia plus tranquillement et plus sainement sa situation.

—Il n'aura pas entendu la chute, se dit-il ; c'est à n'y pas croire !

Dans tous les cas, il dort profondément.

Tout en réfléchissant de la sorte, il s'était avancé doucement, et s'était saisi de la lampe qui brûlait dans la mangeoire des chevaux.

Il s'esquiva avec précaution et retourna près de Duvoix.

Il n'avait plus peur, et l'émotion qui, cette fois, lui serrait le cœur, venait du souvenir de la terrible chute de son camarade et du danger qu'il avait couru lui-même.

Le cadavre gisait dans une flaque d'eau, la face contre terre : le crâne paraissait intact, le malheureux avait dû tomber à plat.

Surmontant son émotion, Floréal posa sa lampe à terre et retourna le corps.

Ce fut un spectacle horrible : la tête était blême, les traits bouleversés ; de la bouche ouverte pendait la langue, dans laquelle les dents étaient entrées. Les yeux, ouverts démesurément, semblaient vouloir sortir de leur orbite, et sur le front s'ouvrait une plaie profonde, descendant jusqu'au nez littéralement écrasé. Le corps était chaud, mais il était aisé de voir que toute vie avait cessé.

Floréal se redressa épouvanté ; instinctivement et sans trop savoir ce qu'il faisait, il prit son mouchoir et le jeta sur la face du cadavre.

Dans son épouvantable chute, Duvoix, tombant la tête la première par suite de la culbute que son corps avait dû faire en rencontrant d'abord les épaules de Floréal, s'était certainement brisé le front en arrivant à terre, mais alors il n'avait pas senti sa blessure, car la vitesse de la descente avait dû l'étouffer, et ce n'était qu'un cadavre qui s'était rompu les os sur les dalles du rond.

Le corps se trouvait à un mètre de la cage sur laquelle Floreal avait pris terre, à l'endroit même où venait s'abattre la seconde cage de l'ascenseur lorsqu'elle arrivait au poing.

Floreal ne prit pas garde à ce détail, il était trop préoccupé.

— Peut-être vit-il encore, se dit-il en secouant la tête comme pour contredire son doute en même temps qu'il le formulait.

Il se baissa, ouvrit le gilet et la chemise de son camarade, mit la main à la place du cœur et ne put constater que la tiédeur persistante de la peau.

Il tsta le pouls, la main était déjà glacée, et pas un battement ne révélait un signe de vie.

Duvoix était bien mort !

Comment, du reste, en eût-il pu être autrement ?

Floreal se trouvait très embarrassé ; il ne savait que faire : ou cacher ce mort, ou l'abandonner.

Il n'hésita pas longtemps, fouilla dans les poches de Duvoix, en retira tous les papiers qui s'y trouvaient, prit l'argent qu'il avait sur lui, et après avoir balbutié quelques mots qui ressemblaient fort à une prière, il saisit sa lampe et s'éloigna dans la direction opposée à celle des écuries.

Il marcha longtemps, allant toujours devant lui, se heurtant à des berlines vides laissées sur leurs rails, pataugeant dans l'eau jusqu'à la cheville, se frappant parfois la tête au boisage, ne sentant rien, ne pensant à rien, ayant toujours devant les yeux la face terrifiée de Duvoix, et dans l'oreille son cri de détresse et sa chute.

Soudain il se retrouva devant la cage de l'ascenseur, il était revenu à l'accrochage du fond, mais il fut cloué sur place quand il remarqua que le cadavre de son camarade avait disparu.

À sa fatigue, il comprit qu'il avait dû marcher plusieurs heures et revenir par une galerie circulaire à son point de départ.

Il voulait aller aux écuries où il avait pris la lampe qu'il tenait à la main, mais il ne les trouva pas. La galerie de gauche, où les chevaux mangeaient tout à l'heure, s'allongeait dans les ténèbres, sous ses boisages uniformes.

Il n'y avait plus ni chevaux, ni écurie, ni mort ! Il se crut l'objet d'une hallucination ; il se frotta les yeux, rappela ses idées, revint près de l'ascenseur, palpa la terre pour y chercher le corps de Duvoix et ne trouva rien.

Subitement, une idée lui traversa l'esprit et il se rendit compte de sa situation ; il avait marché toute la nuit et devait se trouver au rond d'un autre puits que celui dans lequel il était descendu.

C'était en effet ce qui était arrivé. Par les galeries communicantes, il avait passé du puits Saint-Pierre au puits Sainte-Marie.

Où se trouvait-il ? il l'ignorait ; mais il était loin du corps de son camarade et cette pensée lui rendit un peu de calme.

Il s'assit dans un coin sur une berline vide et attendit. Dormit-il un peu ? c'est possible ; toujours est-il qu'il ne se leva que lorsqu'il vit remonter dans le puits la cage de l'ascenseur.

C'était la descente de quatre heures du matin qui commençait, la vie allait succéder à la mort dans ces profondeurs souterraines.

Floreal se blottit dans le coin le plus sombre qu'il put trouver, ôta son habit, en enveloppa sa lampe et, le cœur serré par l'émotion, fermement résolu à se laisser prendre s'il était découvert, il vit bientôt la cage du jour toucher le rond et déposer à terre le receveur et un autre homme qu'il reconnut aussitôt.

C'était Voltin.

Les mineurs qui se trouvaient avec lui se dispersèrent dans les galeries et la cage remonta vide pendant que l'autre redescendait pleine.

Voltin était immobile ; il assistait à la descente, muet, sans faire un geste, observant tous ceux qui passaient devant lui.

Lorsque ce fut fini, il dit un mot au receveur et s'éloigna lentement.

C'est à ce moment que Floreal, quittant son trou noir, se mit à le suivre.

Au bout de quelques pas, Voltin entendait marcher derrière lui, se retourna et reconnut son beau-frère.

Il eut un geste de découragement.

IV

Cette nuit de novembre avait été fertile en événements de toutes sortes.

Au rapport, lorsque M. Dubut se rencontra avec l'ingénieur en chef, les nouvelles que ces messieurs apprirent les jetèrent dans la consternation.

Trois braves gendarmes mis en faction chez le marqueur Frampon avaient été atteints par les balles des anarchistes.

Vers minuit, l'officier de gendarmerie et ses hommes avaient vu stationner devant la maison trois jeunes gens qui étaient certainement les misérables signalés par Mireux.

L'un d'eux s'était approché, avait déposé un paquet de cartouches et, pendant que le second faisait le guet sur la route, le troisième s'appretait à mettre le feu aux mèches.

C'est à ce moment que l'officier avait fait irruption sur les misérables.

Chassin, Nourrit et Chaumier avaient été terrassés et mis en prison.

Atterrés par leur arrestation, ces précoces bandits avaient donné les noms de leurs camarades ; dans la matinée, vingt-cinq ou trente jeunes gens, qui faisaient partie de la bande qui se réunissait chez Trapier, avaient été arrêtés chez eux, à l'auberge, ou dans les rues de Montceau. Mireux était du nombre.

L'émotion avait été très grande dans la population. Cependant, disait le rapport, lorsqu'on a su que les auteurs des attentats qu'on déplorait depuis si longtemps étaient enfin entre les mains de la justice, tous les mineurs avaient poussé un soupir de soulagement.

C'était la tranquillité qui revenait.

On annonçait, en outre, du puits Saint-Pierre, qu'un homme avait été écrasé par l'ascenseur ; son corps, broyé entre la cage de gauche et les plaques de fonte qui recouvrent le bougnou, était méconnaissable. Il n'en restait qu'un amas de chairs et d'os aplatis et sanglants.

On avait remonté ces restes au jour et ils n'avaient pas été reconnus.

Tout portait à croire cependant que la victime de cet horrible accident n'était pas un mineur, personne ne manquant à l'appel et les débris de vêtements indiquant un étranger au travail de l'exploitation.

MM. Midleston et Dubut commentèrent longuement ces divers incidents.

Dans la journée, le préfet et le commandant de gendarmerie arrivèrent à Montceau, et le lendemain la presse du département annonçait l'arrestation des anarchistes.

Montceau-les-Mines redevenait le point de mire de toute la France.

Ces événements firent un bruit énorme, et de Paris on vint à Montceau pour étudier la situation. Les hommes qui défendaient les assassins, sous prétexte qu'ils n'avaient agi que dans la surexcitation d'un sentiment politique, voulurent peindre Montceau comme un centre insurrectionnel dans lequel toute la population ne subissait qu'avec impatience le joug de la mine.

Rien n'était plus faux et le temps fit éclater au grand jour la vérité.

Quelques semaines après ces événements lorsque les coupables eurent été transférés au chef-lieu du département pour y attendre leur comparution en cour d'assises, les moins clairvoyants purent se rendre compte du soulagement que ressentait l'excellente population ouvrière de Montceau. Les in-

quidétudes avaient cessé ; la confiance avait repris et Trapier lui-même était tout le premier à se féliciter de ne plus avoir à donner l'hospitalité à la bande qui ne pouvait que finir par le compromettre.

Les socialistes se trouvaient dispersés : les uns avaient été pris et condamnés ; leurs chefs étaient disparus. Duvoix était mort, Floréal était dans la mine, sans que personne le sache. Voltin le protégea et le garda dans le fond de la mine jusqu'à ce qu'il pût le mettre en liberté sans le compromettre. Voltin choisit le moment favorable pour sortir Floréal de la mine et il résolut de le monter après plusieurs jours. Comme ils arrivaient en haut du puits, Frampon se trouvait là. Il fut bien surpris de voir Floréal et il crut qu'il s'était reconnu et qu'il allait travailler à la mine. Voltin débarqua avec son homme.

Frampon lui dit au passage :

—Tu vas l'embaucher ?

—Oui ! répondit Voltin.

Floréal eut un frisson par tout le corps, et lorsqu'il mit le pied sur la terre, il ferma les yeux pour ne pas être ébloui par le jour.

Voltin le prit par le bras et l'entraîna : il y avait trente-trois jours que le malheureux n'avait pas vu la lumière !

Lorsqu'il se fut un peu remis, il respira à pleins poumons l'air froid mais ensoleillé qui l'inondait. Les senteurs de la terre l'enivraient, un brin d'herbe était pour lui un objet d'admiration, il lui semblait qu'il sortait d'un tombeau, et qu'il voyait pour la première fois le ciel, les arbres, les plantes, la nature.

Revenant enfin à la réalité :

—Où allons-nous ? dit-il.

—A la mine, répondit Voltin.

Il fit un soubresaut, et s'arrêta net.

—Jamais ! dit-il ; va si tu veux, toi, mais moi, jamais...

J'aime mieux mourir de faim que de demander du travail à ceux que...

—Il s'agit bien de cela, du travail ! D'abord on ne t'en donnerait pas, et ensuite tu ne peux pas rester dans le pays. J'ai promis à M. Dubut de te conduire près de lui ; c'est à cette condition qu'il m'a promis ta liberté, il faut aller le trouver, il nous attend.

—Et les gendarmes aussi, sans doute !... Pris à gauche ou pris à droite, après tout, peu m'importe ! Allons !

V

Lorsque Floréal sortit du cabinet du directeur des mines de Montceau, la révolution qui s'était commencée en lui pendant son séjour dans le puit Sainte-Marie s'était complètement achevée.

Il avait vu face à face ce terrible patron, cet exploiteur du pauvre, ce marchand de travail, comme il disait jadis, et toutes ses préventions étaient tombées les unes après les autres.

Ce bourgeois qu'on disait millionnaire lui avait tendu la main et lui avait demandé ce qu'il pouvait faire pour lui !

Le socialiste, chez lequel restait toujours un fond d'orgueil indompté, avait remercié, mais n'avait rien accepté ; il ne voulait pas qu'on pût un jour lui reprocher de s'être vendu aux exploités.

M. Dubut comprit tout ce qu'il y avait de volonté et de soif d'égalité dans cette nature de Floréal ; il n'insista pas, ne voulant point blesser des sentiments qu'il devinait sans pouvoir les excuser.

Et lorsqu'ils furent partis, le directeur de la mine se prit à réfléchir.

—Après tout, se dit-il, ces malheureux ont raison, ou du moins sont logiques.

Ils ne croient pas en Dieu, ils se considèrent comme des êtres destinés à passer un temps plus ou moins long sur la terre, et je trouve tout simple qu'ils s'efforcent d'y vivre le plus agréablement possible, puisqu'ils ont la conviction qu'avec la mort tout est fini.

Dès lors à quoi bon travailler honnêtement ? A quoi bon souffrir en patience ? Pourquoi supporter les inégalités sociales, la misère, si rien ne doit compenser un jour cette existence de lutttes et de fatigues ?

On ne réussira jamais à convaincre ces pauvres travailleurs de l'illégitimité de leurs revendications.

Il n'y aurait qu'un seul moyen de les ramener dans la véritable voie, ce serait de leur montrer la vie entourée et soutenue par les grandes vérités de la religion et les solennelles promesses du Créateur à sa créature.

Si ces hommes ne redevenaient pas chrétiens, ils resteront ce qu'ils sont, c'est-à-dire des oiseaux de proie toujours en éveil et toujours prêts à tomber sur les hommes qui, par la force, les tiennent momentanément en respect.

En un mot, c'est la guerre civile qui monte quand la religion baisse !

M. Dubut passa la main sur son front comme pour chasser les pensées qui l'obsédaient et se mit au travail.

Pendant ce temps, Floréal et Voltin arrivaient à Bel-Air.

Depuis le jour où il s'était enfui laissant sa mère, sa sœur et son petit frère sans pain, Jean n'était venu près des siens qu'en se cachant comme un voleur qui redoute de se montrer au grand jour.

Le cœur lui battait à lui rompre la poitrine.

—Voici Nini, dit-il en suivant Voltin qui venait d'ouvrir la barrière du jardin.

En effet, la jeune femme, aux aguets depuis le départ de son mari, ayant aperçu les deux hommes qui venaient par la grande route, était sortie de la maison et les attendait dans le jardin.

Le petit, qui avait conduit son cheval depuis le matin dans les galeries de Sainte-Elisabeth, se chauffait près du foyer et surveillait sa mère.

Floréal embrassa sa sœur en pleurant et sans dire une parole ; puis il courut vers la maison : c'était sa mère qu'il cherchait, sa mère idiote de frayeur et de chagrin, sa mère privée de ses facultés par sa faute.

Il se rua dans la salle.

La mère Charlot, assise dans son fauteuil, l'air hébété, les mains inquiètes, secouait la tête par un mouvement aussi régulier que celui du balancier d'une pendule.

Elle avait une serviette autour du cou, et elle bavait absolument comme un petit enfant dont la dentition commence.

Lorsque Floréal la vit dans cet état, il eut un accès de désespoir et se précipita vers elle en poussant un cri déchirant :

—Mère ! mère !

La vieille, qui depuis de longs mois n'avait pas donné aucun signe d'intelligence, releva la tête, vit devant elle ce grand garçon qui tombait à ses genoux, fit un violent effort, repoussa son fauteuil et se tint toute droite.

Voltin et sa femme entrèrent, ils s'arrêtèrent stupéfaits : leur mère avait parlé, elle avait répondu au cri de son fils et ses lèvres avaient articulé un nom.

Elle avait dit : Jean ! Puis ses forces l'avaient abandonnée et elle était retombée comme une masse sur son siège.

—Je l'ai tuée, s'écria Floréal en s'arrachant les cheveux ! Misérable que je suis !

Eugénie, Voltin, le petit, s'empressèrent auprès de la mère Charlot.

La pauvre femme tenait dans sa main crispée la veste de son fils ; mais ses yeux s'étaient fermés pour toujours à la lumière ; son cœur maternel, après avoir rendu à son cerveau troublé un éclair de raison, avait cessé de battre.

La mère Charlot était morte, tuée par le contre-coup de la crise qui, une première fois, l'avait privée de la raison.

Ce jour, qui devait être si joyeux pour les Voltin, leur réservait une douloureuse épreuve ; la perte de leur mère !

Il fallut arracher le petit du corps de la morte ; il poussait des soupirs à fendre l'âme et maudissait son frère qui ne leur attirait que du malheur.

Il y eut pendant cette soirée des scènes désolantes dans cette maison de Bel-Air.

Des voisines étaient accourues et avaient aidé Voltin. Eugénie était incapable de dire quoi que ce fût. Jean paraissait frappé de stupeur.

Il passa la nuit près de sa mère ; mais le lendemain soir, lorsque le bon curé de Montceau vint faire la levée du corps, sa sœur le conjura de rester avec elle et il obéit.

Les craintes de la malheureuse enfant étaient fondées ; son frère avait été vu certainement par des minours lors de ses précédents séjours dans le village, et il était inutile qu'il fût reconnu par eux derrière le cercueil.

Lorsque Voltin et le petit rentrèrent de la cérémonie, Floréal leur annonça qu'il était décidé à partir dès le lendemain matin.

—Où vas-tu ? lui dit Voltin non sans une certaine inquiétude.

—A Autun.

—A Autun ? et pourquoi faire ?

—Pour chercher du travail.

—Quel travail ?

—Je reprendrai mon métier ; j'étais compositeur-typographe.

—Tu as raison et je ne puis que t'approuver : tu trouveras plus facilement à t'occuper dans ton pays que partout ailleurs. A quelle heure comptes-tu partir ?

—Dès qu'il fera jour, vers sept heures.

—Je vais aller tâcher de me faire remplacer pour demain et je t'accompagnerai jusqu'au chemin de fer.

Voltin prit son chapeau et se leva.

Sa femme l'arrêta par le bras, et, l'entraînant dans l'embrasure d'une fenêtre, lui parla bas pendant quelques instants.

—J'y vais, lui dit-il ; c'est une bonne idée.

Il ouvrit la porte, siffla son chien et s'éloigna.

Son absence dura plus d'une heure ; la nuit était bien noire lorsqu'il rentra.

Eugénie et ses deux frères, plongés dans de douloureuses réflexions, n'avaient pas échangé un mot.

Ils étaient tous les trois devant le feu, et n'avaient pas songé à allumer la lampe.

La salle n'était éclairée que par les reflets rougeâtres du charbon de terre tout incandescent dans la grille, et le silence qui régnait dans la maison n'était troublé que par le tic-tac de la grande horloge qui se dressait près de la fenêtre et les bouillonnements plantifs de la maraite posée sur le fourneau.

Voltin secoua ses pieds sur la marche de la maison ; il commençait à tomber un peu de neige, et vint s'asseoir entre sa femme et Floréal.

Eugénie gardait toujours le silence, attendant que Voltin rendit compte de ce qu'il avait fait.

—Tu vas partir demain, dit-il enfin, et cette fois c'est pour reprendre ton travail ; si je te donne un avis, c'est parce que je pense à tous les malheurs qui nous sont arrivés depuis deux ans, et qu'il me semble que c'est ta pauvre mère qui m'y pousse.

Sois un honnête ouvrier, Jean, et oublie les sottises qui t'ont fait sortir du droit chemin et qui ne mènent qu'au malheur.

Tu avais mal jugé les patrons, vois-tu ; il peut y en avoir de mauvais, mais il y en a aussi de bons, et, sans eux, je ne sais pas trop ce que nous deviendrions.

Tu avais excité contre les nôtres la jeunesse de Montceau ; ils ont eu la bonté de ne pas s'en souvenir et t'ont laissé la liberté.

Tu voulais leur mort, et je viens d'en voir un qui m'a remis là une lettre qui te permettra probablement de gagner ta vie.

—Qu'est-ce que c'est ? demanda Floréal.

Lorsque sa mère et sa sœur arrivèrent ici, elles étaient recommandées à M. Midleston par un homme que tu dois bien connaître, M. d'Alerme.

—Oui, le rédacteur en chef du journal d'Autun.

—Voici un mot d'écrit à son adresse tu le lui donneras demain et il te recevra... Maintenant, soupçons, il se fait tard.

Ils se mirent à table, mais personne n'avait faim et le repas ne fut pas long.

Le lendemain, lorsque le jour se leva, un jour pâle et froid, la nature apparut couverte d'un blanc linceul.

La neige était épaisse ; les petits oiseaux sautaient sur la route cherchant un grain d'avoine, un brin d'herbe à manger.

Voltin accompagna son beau-frère à la gare et ne s'éloigna que lorsque le train se fut mis en marche, puis il revint tout pensif près de sa femme.

Elle travaillait déjà, la bonne créature, et pensait à sa mère.

Le petit l'avait aidé à nettoyer la maison et, avec cette insouciance qui fait le bonheur de la jeunesse, s'était amusé ensuite à faire un trou dans le jardin pour prendre des moineaux.

Eugénie avait détaché le grand Christ de bois noir qui pendait auprès du lit de la défunte et venait de le mettre à la place d'honneur, sur la cheminée, entre deux grands vases de porcelaine qu'elle avait gagnés à une loterie, un dimanche, aux Oiseaux.

Elle achevait son arrangement lorsque son mari rentra.

L'ouvrier jeta sur l'image de l'Homme-Dieu un long regard et, prenant dans ses rudes mains de travailleur la tête de sa femme, il l'embrassa et lui dit :

—Tu as bien fait de le mettre là ! Peut-être nous amènera-t-il un peu de bonheur.

Eugénie ne répondit pas, mais essuya une larme.

A une heure, Voltin s'en fut à son service et le petit à son cheval ; tous les deux ne devaient revenir qu'à dix heures du soir ; c'était la vie de travail qui recommençait, vie sérieuse, quelquefois pénible mais toujours méritoire.

Le même jour Floréal était arrivé à Autun. Il avait de l'argent, mangé un peu, puis se rendit à l'imprimerie.

Il rôda longtemps devant la porte sans oser entrer, et, après avoir constaté qu'il était bien près de cinq heures et que, pour ce jour-là, le travail allait être terminé, il se décida à attendre au lendemain.

Cependant il était curieux de savoir si ses anciens camarades d'atelier étaient toujours là.

Il attendit dans un café voisin l'heure de la sortie, et quand six heures sonnèrent, il se posta en face de l'imprimerie.

Pas un ne lui était connu ; il lui sembla que le dernier qui s'en allait était Nivert, le metteur en pages, et que celui qui l'accompagnait devait être le prote.

Comme ils passaient sous un bec de gaz, Floréal les reconnut.

—Je n'oserai jamais retourner là, se dit-il ; ils ont su peut-être ce qui m'est arrivé à Montceau ; Voltin prétend que les journaux ont cité mon surnom de Floréal ; ce serait se mettre dans la gueule du loup.

Cependant, revenant sans cesse devant cette porte qu'il avait autrefois si souvent et si joyeusement franchie, il manqua se heurter à un individu qui sortit brusquement du corridor ; c'était le chroniqueur ; M. d'Alerme ne devait pas être loin. Il parut, en effet, à son tour, mais au lieu de lui remettre la lettre dont il était porteur, Floréal l'évita et se mit en quête d'un gîte pour la nuit.

Il était bien décidé à ne pas demander de travail à Autun.

Au lieu d'aller dans le quartier qu'il habitait autrefois, l'ouvrier reprit le chemin de la gare, passa la nuit dans une auberge et le lendemain, dès le matin, monta dans le premier train pour Lyon.

C'était une immense ville, et il ne manquerait pas d'y trouver du pain.

Toutefois sa conscience n'était pas tranquille ; il sentait qu'en retournant dans le grand centre où il avait fait ses premières armes de socialiste, il manquait aux promesses formelles qu'il avait faites à sa sœur devant le cadavre de leur mère.

Il fallait pourtant bien manger, et comme le peu d'argent qu'il avait ne devait pas durer longtemps, il étouffa ses scrupules et se mit en quête du travail.

Il chercha dans les imprimeries de la ville n'ayant pas de journaux ; mais dans deux ou trois maisons où il aurait pu être embauché, on lui demanda son livret.

Son livret ! Il y avait longtemps qu'il ne l'avait plus !

Après trois jours d'inutiles recherches et d'infructueuses démarches, Floréal perdit courage ; le travail le fuyait, et il se voyait bientôt dans l'obligation de mendier ou de retourner vers ses anciens camarades de l'Internationale.

C'était une épreuve cruelle que celle à laquelle il était soumis et dont il ne serait certainement pas sorti vainqueur si la pensée de sa mère ne fût venue mettre un peu de baume sur les blessures de son cœur et lui remonter le moral.

Doux jours s'écoulaient encore pendant lesquels il battit le pavé sans plus de succès.

La nuit vint ; il y avait déjà seize heures qu'il n'avait pas mangé ; il se traîna du côté de la Part-Dieu, le grand quartier de cavalerie ; il avait oui dire que les pauvres allaient y chercher des restes de soupe, et il préférait cela à un vol chez un boulanger.

Ce garçon qui, quelques semaines plus tôt, eût assassiné dix hommes, mu par l'ardeur de ses idées politiques, se faisant mendiant pour ne pas être voleur !

Dieu voulait qu'il ne fut ni l'un ni l'autre.

Il n'était plus qu'à cent mètres des portes du quartier lorsqu'à bout de forces, il s'affaissa sur les marches d'un petit peron et perdit connaissance.

Des soldats, ces soldats que si souvent dans son cœur il avait maudits, des soldats le remassèrent, et le déposèrent sur une table dans la maison devant laquelle il s'était évanoui.

Lorsqu'il revint à lui, au froid et à l'humidité de la rue avait succédé une chaude atmosphère, à la nuit brumeuse une brillante clarté. On lui offrit un peu de vin sucré ; il en but quelques gorgées et demanda du bouillon qui lui fut immédiatement apporté.

Les forces revenant peu à peu, honteux de son aventure, il regardait autour de lui avec étonnement, ne s'expliquant pas où il se trouvait.

La salle était grande, il y avait autour d'une longue table couverte d'un tapis vert des hommes qui lisaient, écrivaient ou jouaient quand on l'avait apporté, car les livres ouverts, les lettres commencées, les parties de dames interrompues, l'attestaient. Ce n'était pas un café, puisqu'on n'y buvait pas ; qu'était-ce donc ?

Autour de lui, rien que des soldats, cuirassiers, chasseurs ou fantassins, et au milieu de ces pantalons rouges, un homme noir qui tenait le bol de bouillon auquel il buvait à petites gorgées : un prêtre !

Floréal était tombé entre les mains d'hommes contre lesquels il nourrissait jadis une haine irraisonnée, après les patrons, les prêtres et les soldats étaient sa bête noire.

Il ne fut pas peu surpris lorsqu'il apprit que les soins dont on l'entourait lui étaient prodigués par un aumônier militaire, dans le petit cercle fondé pour recevoir les soldats raisonnables, disposés à fuir le café et les mauvais lieux.

C'était encore une de ses illusions qui s'envolait ; sous la soutane comme sous la tunique, il était obligé de reconnaître les battements de cœurs généreux.

—Le voilà réveillé ! dit un gros et vieux brigadier du train.

—Réveillé ! Je ne te souhaiterais pas de dormir longtemps comme ça, répondit un autre.

—Si on lui proposait une pipe, maintenant qu'il a bu son bouillon ?

—Laissez-le, dit à son tour l'aumônier ; vous allez le fatiguer ; il est à peine remis.

En effet, Floréal, très faible encore, souriait à ces diverses propositions, et remerciait d'un signe de tête négatif.

On l'abandonna à l'aumônier qui, l'aidant à descendre de la table sur laquelle il était assis, le conduisit dans une pièce voisine.

Les troupiers reprirent leurs lectures, leur correspondances et leurs jeux.

Le silence s'était rétabli.

Il fut subitement troublé par un conscrit qui, s'adressant au brigadier, lui demanda brusquement ce qu'il pensait que pouvait être ce jeune homme.

—Un pauvre diable qui crève de faim, parbleu ! que veux-tu que ce soit ?

La misère on redingote ! Si ça ne ferait pas mieux d'aller travailler la terre !

Mais non, ça veut goûter de la ville, et de la grande encore, et ça vient piquer une tête, un soir, contre le pied d'un bec de gaz.

Bien heureux, quand c'est devant celui du cercle !

L'abbé va le refaire, mais s'il eût été ramassé par un sergot, au lieu d'ouvrir l'œil sur la table, il se fût reveillé à la permanence !

—Y en a-t-il comme ça ! Ah ! malheur !

—On le dit, il y a de la misère, mais les *faignants* ne manquent pas !

—Faut pas dire du mal du monde comme ça, sans savoir ; c'est peut-être pas de sa faute, après tout !

Sur ces mots fort justes du gradé, toutes les têtes se baissèrent, et le silence régna de nouveau.

Il n'était interrompu que par les fragments d'une conversation, tenue dans la chambre voisine, qui arrivaient confusément jusqu'aux soldats.

Brisé par la fatigue, par la misère et le chagrin, Floréal ouvrait son cœur au digne prêtre, qui l'avait si paternellement recueilli.

VI

Au mois de juin suivant, les Voltin étaient un soir assis devant la porte de leur maison, à Bel-Air, lorsqu'ils virent venir de loin Frampon, accompagné de sa femme et de ses petits.

Ils avaient toujours conservé d'excellentes relations ; Voltin invita les promeneurs à prendre un verre de bière.

—C'est pas de refus, répondit Frampon ; il fait une rude chaleur, et si c'était pas pour faire prendre l'air aux gamins on resterait bien chez soi.

Pendant que Voltin avait fait signe aux Frampon de s'asseoir, Nini était allée à la cave, et revenait avec des verres et deux bouteilles bien bouchées.

La bière était fraîche et pétillante.

Pendant qu'Eugénie montrait à la femme des petits travaux d'aiguille qu'elle avait commencés pour le bébé qu'elle attendait dans quelques mois, les deux hommes causaient :

—Comment va donc ce vieux soulard de Vignaud ?

—Ne m'en parle pas, il est toujours entre deux vins, ça le tue ; l'autre jour à l'hôpital, il a manqué se faire ficher à la porte, pour avoir chipé de l'alcool à la pharmacie.

—Quelle calamité ! Dire que cet oiseau-là aurait pu gagner sa pièce de six ou sept francs par jour, s'il avait eu de l'ordre.

—Et un trou de moins, toujours à sec, sous le nez.

—Au lieu de ça, il se finit à l'hospice, et laisse sa petite dans la misère.

—Sois donc tranquille, il y a la vieille qui se tirera d'affaire ; il paraît qu'elle fait des journées chez les ingénieurs, pendant que la gamine est à l'école.

—Pas chez M. Middleston, toujours !

—Je ne te dis pas, mais chez M. Waleski, chez...

—Qu'est-ce qui l'a fait placer là ?

—C'est le curé ; il en a dit un mot et on lui a donné du travail.

—C'est un brave homme, on ne lui a jamais cherché noise, à lui !

—C'est pas comme à celui de Sanvignes ?

—Pourquoi ?

—Tu sais bien qu'on dit que son église doit sauter un de ces jours.

Voltin leva les épaules et fronça le sourcil.

—Alors, ils recommencent ? murmura-t-il. Ils n'ont pas eu assez de la leçon de l'hiver dernier ? Que diable ont-ils donc, à ne pas vouloir nous laisser gagner tranquillement notre vie ?

—C'est-à-dire que ça devient bête et que je ne sais pas seulement comment ça finira.

—On en avait arrêté pas mal cependant, au mois de novembre.

—Oui, mais c'est comme la chanson : quand il n'y en a plus, il y en a encore.

Du reste le second chef de la bande n'a jamais pu être pincé, et j'entendais l'autre jour M. Waleski dire que c'était lui sans doute qui dirigeait les restes de la bande noire.

Voltin devint extrêmement pâle.

—Il t'a dit ça, l'ingénieur ?

—Oh ! pas à moi, mais il causait devant moi.

—Et où se réunissent-ils ?

—Pas chez Trapier, toujours ; il aimerait mieux fermer boutique que de risquer encore la cour d'assises... Je n'en sais rien, dans les bois peut-être...

—Faudra que je sache ça.

—Ça t'intéresse ?

—Tu te figures que j'ai envie de passer un hiver comme celui de l'année dernière ? Et toi, es-tu disposé à donner encore asile aux gendarmes, pour pincer toutes ces canailles-là ?

—Non, cristi non !

—Eh bien alors ? Je te promets que si je les dénêche, je n'en ferai pas mystère.

Les deux femmes s'étaient rapprochées ; Voltin et Frampon parlèrent d'autre chose.

Lorsqu'ils se quittèrent, Voltin, tout absorbé, raconta ce que son camarade lui avait dit.

La pauvre Eugénie devina sa pensée.

—Tu crains qu'il y soit encore ? dit-elle.

—Je ne sais que penser ?

—Ce serait désespérer de lui.

—Je vais essayer de m'informer de savoir où on peut rencontrer les restes de la bande ; il faut absolument que j'en aie le cœur net. S'il s'y trouvait et qu'on vint à le prendre, cette fois, je te jure qu'on ne le manquera pas !

Nini secoua la tête tristement.

—C'est désolant, dit-elle !

—Allons, allons, ma pauvre femme, ne te fais pas de mal inutilement ; tu n'as pas besoin de ça dans ta situation.

Voltin s'efforça de rassurer Eugénie, et se mit en route dès le lendemain, battant la campagne, cherchant dans les bois, dans les cabarets borgnes, mais inutilement.

Il y avait quelques semaines déjà que la conversation des Frampon avait jeté le trouble dans le ménage, lorsqu'un matin le facteur remit chez Voltin deux lettres à son adresse.

L'une venait de la mairie de Montceau-les-Mines ; l'autre portait un timbre, que le surveillant ne put arriver à déchiffrer.

Que lui voulait-on de la mairie ? Il ouvrit cette lettre la première ; elle était ainsi conçue :

“ Monsieur,

“ J'ai l'honneur de vous faire parvenir la lettre ci-jointe, de M. le ministre de la marine, qui vous a été adressée d'abord à Autun, et que la municipalité de cette ville me transmet, avec prière de vous la faire tenir.

“ Recevez, etc. ”

La lettre du ministre était fixée à la première par une longue épingle ; elle était brève, mais d'autant plus douloureuse que son laconisme laissait deviner qu'elle avait dû être recopiée à un bien grand nombre d'exemplaires.

“ Monsieur, disait-elle, j'ai le regret de vous apprendre que votre *file* (le mot était rayé et on avait écrit *beau-frère*), Jean Charlot, soldat de deuxième classe au 3^e zouaves, numéro matricule 6595, a été tué dans la nuit du 5 juillet dernier, sous les murs de Hué (Annam). Je prends part à votre douleur, espérant qu'elle sera adoucie par la pensée que le soldat Charlot est glorieusement mort pour la Patrie.

“ Pour le ministre de la guerre :

“ X... ”

Voltin eut un tournement de tête ; il crut qu'il y avait erreur : il appela sa femme et lui tendit le papier officiel qu'il venait de décacheter. Celle-ci lut à son tour, se laissa tomber sur une chaise et se mit à pleurer.

—Pauvre Jean ! dit-elle enfin, il s'était fait soldat et il ne

nous on avait rien dit ! Huit mois sans nouvelles et un beau jour une lettre d^e mort ! Oh ! c'est trop de malheur !

Le petit rentrait en ce moment, et ce que Voltin n'avait pas osé dire, il le murmura dans l'oreille de sa sœur pour la consoler.

—C'est vrai, répondit-elle ; au moins là-bas il a fini honorablement, tandis que s'il était resté !... Qui sait ce qui serait arrivé ?

—Cette autre lettre est de lui, interrompit Voltin ; elle est datée du Tonkin.

Nini et son frère se rapprochèrent et le mineur lut tout haut :

“ Ma pauvre chère sœur,

“ Voilà bien longtemps que je vous laisse sans nouvelles, mais ce n'est pas ma faute ; j'en avais tellement à vous dire que je ne savais par quel bout commencer, et puis il fallait le temps et je n'en avais pas.

“ Nous partons demain pour l'Annam, j'espère y arriver en bonne santé.

“ Vous vous demandez comment il se fait que je sois ici ? Je vais vous le dire :

“ En vous quittant au mois de décembre, je me rendis comme c'était convenu, à Autun, près de M. d'Algerme, mais j'eus honte de me présenter devant lui, et je poussai jusqu'à Lyon.

“ C'est là que j'ai su ce que c'était la vraie misère.

“ Je ne voulais pas manquer à mes promesses et je ne trouvais pas de travail.

“ Il faut avoir vu se fermer devant soi toutes les portes, s'être demandé comment on mangerait le soir, où on coucherait la nuit, pour se faire une idée de ce que j'ai souffert.

“ Un soir, à moitié mort de faim, je fus ramassé dans la rue par des militaires et reçu par un prêtre qui me garda huit jours.

“ C'était un brave et digne homme et il me sembla que j'étais chez un ami.

“ Je lui racontai toute mon existence, depuis ma petite enfance jusqu'au jour où il m'avait reçu. Il en fut très touché, et me dit : “ Vous qui n'aviez jamais voulu vous confesser de- puis votre première communion, vous venez de le faire ! ” Il me fit mettre à genoux et me pardonna mes fautes.

“ Puis on causa de l'avenir ; il n'était pas brillant, et je ne savais trop comment l'envisager.

“ Il me conseilla, me fit comprendre que ma nature volontaire et indomptable avait besoin d'être maîtrisée par une main ferme et énergique.

“ Il ajouta que je n'avais pas seulement offensé Dieu, mais que j'avais été coupable envers ma Patrie.

“ Le moyen de me réhabiliter, disait-il, était de la servir loyalement pendant quelques années.

“ Mon parti fut bien vite pris.

“ Deux ou trois jours après cette conversation, je demandai à un brigadier du train et à un de ses camarades de me servir de témoins et j'allai au recrutement signer un engagement de cinq ans.

“ Je n'aime pas les demi-mesures, et, du reste, mon âge ne m'eût pas permis d'entrer dans les régiments de France ; je demandai un corps en destination du Tonkin.

“ On m'envoya au 3^e zouaves.

“ On avait besoin d'hommes, j'ai été expédié par le premier transport et me voici.

“ J'ai déjà trois mois de campagne, et je me porte bien, malgré les maladies et les coups de feu.

“ Si je reviens, j'aurai réparé mes sottises ; si j'y reste... eh bien ! autant ici qu'ailleurs. La mort de Jean Charlot fera pardonner la vie de Jean Floreal ! Enfin, il y a la mère là-haut que j'irai rejoindre et ce...”

Voltin ne put continuer, il eut la gorge serrée par un sanglot ; sa femme, le petit, pleuraient aussi.

Le lendemain, ils firent célébrer une messe à laquelle voulurent bien assister MM. Dubut et Midleston, auxquels Voltin avait appris la triste nouvelle.

—En sortant, Frampon, que y était allé, aussi, dit à son camarade :

—Tu sais que c'est fait ?

—Quoi donc.

—L'église de Sanvignes ! Ils l'ont fait sauter cette nuit.

—Ah ! tu en es sûr ?

—Il y en a trois d'arrêtés !

—Qu'est-ce que tu dis de ça ?

—Je dis que c'est de la poudre bien bêtement perdue.

—Pourquoi ?

—Pourquoi ? Mais parce qu'ils se figurent qu'ils nous feront abandonner la mine, et que s'ils attendent après cela, ils ont du temps devant eux.

Voltin leva les épaules.

—Voilà quinze ans que j'y suis ; si j'ai un fils, il y sera, et il faut bien espérer qu'un jour viendra où le pauvre monde pourra gagner sa vie sans risquer d'être assassiné par des amis de la liberté.

—Ce jour-là, je ne sais pas s'il viendra ; mais, dans tous les cas, s'il tarde nous sommes fichus !

—Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Voltin en poussant du pied quelque chose qui brillait dans la poussière !

Il se baissa, c'était une pièce de cinq francs ; il la ramassa et quitta Frampon pour porter sa trouvaille à la mairie.

En route, il en lut l'exergue.

—Tiens, dit-il, j'aurais dû répondre ça à Frampon :

"Dieu protège la France !"

FIN

POUR LE PROCHAIN NUMERO :

L'ANTRE DU CRIME

Par XAVIER DE MONTÉPIN

CHAPEAUX ET FOURRURES

J. R. BOURDEAU

97, RUE ST-LAURENT

La réputation de la Maison J. R. BOURDEAU est établie depuis longtemps.

Cette maison de premier ordre apporte le plus grand soin pour se tenir constamment au courant des modes les plus nouvelles et sa vaste clientèle ne fait qu'augmenter de jour en jour.

J. R. B. fabrique lui-même et fait une

Spécialité de CHAPEAUX DE SOIE et de FEUTRE de tout genre,

ce qui lui donne l'avantage de vendre au prix du gros.

Les personnes qui desirant avoir les Chapeaux de premier choix ne peuvent mieux faire que de s'adresser au

No. 97, RUE SAINT-LAURENT

A L'ENSEIGNE DU BUFFLE

J. R. BOURDEAU — Chapelier et Manchonnier — MONTREAL

E. LEMIEUX

MARCHAND-TAILLEUR

3 - RUE SAINT-LAURENT - 3

Expose constamment un grand assortiment de Tweeds de toutes nuances et qualités.

Toutes commandes exécutées avec le plus grand soin et sous le plus court délai.

Derniers patrons de Paris et de Londres — Coupe garantie

Les personnes qui ont besoin d'un habit de premier goût et très bien fini, devraient aller au magasin de

M. E. LEMIEUX

le tailleur populaire de la rue St-Laurent, près de la rue Craig.

MEUBLES !

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

Payable à la semaine.

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

So porte Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

ETRENNES !

Calendriers à 'Effeuilleer "Ephémérides"

POUR 1888

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses.

Articles des mieux finis avec cartons gelatinés et représentation de personnages comme ci-dessous :

Avec Indications Historiques

| | | |
|----------------------------------|--------------|----------|
| PAUL ET VIRGINIE | prix franco, | 50 cents |
| COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE | | 50 " |
| LA COLPORTEUSE D'ŒUFS | | 50 " |
| LE SPORT | | 50 " |
| LA MARINE | | 45 " |
| LES BEAUX ARTS | | 40 " |
| TORRÉADOR | | 40 " |
| LES CHARMEURS D'OISEAU | | 30 " |
| CUPIDON | | 25 " |
| ENLUMINÉ | | 25 " |

Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints

| | | |
|---------------------------------|------------|------|
| SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE | | 50 " |
| " " " " " " | plus petit | 40 " |
| ENFANTS DE MARIE | | 30 " |

Aussi—Le Grand ALMANACH des Familles Chrétiennes, pour l'année 1888 illustré d'un magnifique chromo de N. D. de Lourdes et d'un grand nombre d'illustrations. PRIX 15 cts.

GRANGER FRERES

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL

Prière de correspondre.

Les MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES.

J. LESSARD & Cie, Éditeurs, boîte de poste 1110, Montréal, P. Q.

Les Modes Françaises Illustrées publient CHAQUE SEMAINE les modes nouvelles avec des descriptions complètes des toilettes et confections, ouvrages de lingerie, chemises, jaquettes, etc, etc ; ouvrages au crochet, broderie, ouvrages de fantaisie, etc. Un magnifique feuillet, des causeries sur les modes, l'étiquette, le savoir-vivre, l'économie domestique, la cuisine. Des articles sur la manière de tenir une maison, d'orner le logis et des renseignements sur la manière de meubler les appartements. Les Questions et Réponses offrent aux abonnés une mine précieuse de conseils de renseignements de toute nature. L'abonnement aux Modes Françaises Illustrées (deuxième année) est de \$2.50 pour un an et \$1.25 pour six mois.

Adressez : J. LESSARD & CIE, boîte de poste 1110, Montréal